

Le Quartier Latin

MONTREAL, 1er NOVEMBRE 1934

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

VOL. XVII — No. 4

FRANC-NOHAIN

C'est avec une douloureuse surprise que nous apprenons, par les journaux, la mort de Franc-Nohain. Il était parmi nous, il y a à peine six semaines, et il avait conquis tous les coeurs qui l'avaient approché tant par son abord sympathique que par sa vive compréhension de la situation française au Canada. Retourné en France, il continuait à s'intéresser à nous. Dans une série de chroniques vivantes et fines à l'Echo de Paris, il précisait la bonne opinion qu'il nous faisait l'honneur d'avoir de nous, et ne manquait pas à l'occasion de nous donner des conseils judicieux.

Puis la courte et brutale dépêche—et voilà disparu un de nos amis les plus sincères, quelqu'un sur qui nous aurions pu dorénavant compter.

La grande famille française et catholique perd en Franc-Nohain l'une de ses plus nobles et plus attachantes figures. La presse française qu'il avait représentée si magistralement au congrès de Québec de la fin d'août, s'est trouvée unanime pour mesurer l'importance de cette perte.

Nous voudrions, pour notre humble part, ajouter quelques notes au concert de sympathies que la triste nouvelle a soulevé de ce côté-ci de l'Atlantique.

A notre avis, il n'est pas de plus pur hommage à rendre à Franc-Nohain que de résumer brièvement son oeuvre littéraire.

C'est Tristan Bernard, croyons-nous, qui écrivait en 1934 à l'occasion d'un récent volume de Franc-Nohain: "La meilleure leçon de L'Art de Vivre est la vie même de Franc-Nohain. Personne mieux que lui n'a su donner un cours plus haut aux richesses de l'esprit humain, et les utiliser pour son agrément" (Comœdia) Cette opinion nous avait de prime abord frappé, mais à la réflexion, elle apparaît inexacte et insuffisante. Il manque l'essentiel; si l'esprit de Franc-Nohain s'est toujours tendu vers un enrichissement plus profond, il a fait servir cet enrichissement à son seul agrément,⁽¹⁾ mais à l'agrément et à l'enrichissement d'autrui. S'il a trouvé pour lui-même une formule, un "art de vivre", il l'a immédiatement soumis à ses frères. Franc-Nohain était aux antipodes du dilettantisme, c'était essentiellement un catholique, un homme d'action.

Sagesse et indulgence, observation et poésie, esprit et bonne humeur, voilà ce qui le caractérise. Il voit clair dans la vie—sans lunettes roses, sans lunettes noires—et il dit clairement ce qu'il voit avec une infinie charité.

Ceux que l'étrange, l'exceptionnel, le confus, fatiguent dans la production littéraire d'aujourd'hui iront se rafraîchir au contact de cette oeuvre éminemment saine.

Maurice-Etienne Legrand dit Franc-Nohain, naquit à Corbigny (Nièvre) en 1873. Entré dans la carrière administrative après avoir fait de bonnes études de droit, il manifesta très tôt sa vocation littéraire. Il trouva le temps pendant les loisirs que lui laissaient sa position à la préfecture, de rédiger de petits poèmes délicieux, en vers libres, de petites choses exquises, pleines de verve et de fantaisie.

Il n'a que vingt ans lorsqu'il publie son premier recueil "Inattentions et sollicitudes" 1893.

Paraîtront ensuite à de courts intervalles "Flûtes" (1898); les "Chansons des trains et des gares" (1899) la "Nouvelle cuisinière bourgeoise" (1900); le "Dimanche en famille" (1902).

Entre temps, Franc-Nohain goûte du journalisme, dans de petits bouts rimés il commente finement l'actualité. L'atmosphère fiévreuse des salles de rédaction répond si exactement à ses goûts et à son activité intellectuelle qu'il renonce bientôt à "la carrière" pour entrer au "Gil Blas", journal disparu depuis, mais qui a de son vivant tenu grand place et mené grand bruit.

Dès 1885, il y donne une collaboration régulière—Il signe aussi de vigoureux articles au Figaro à la Revue Blanche, aux Nouvelles Littéraires.

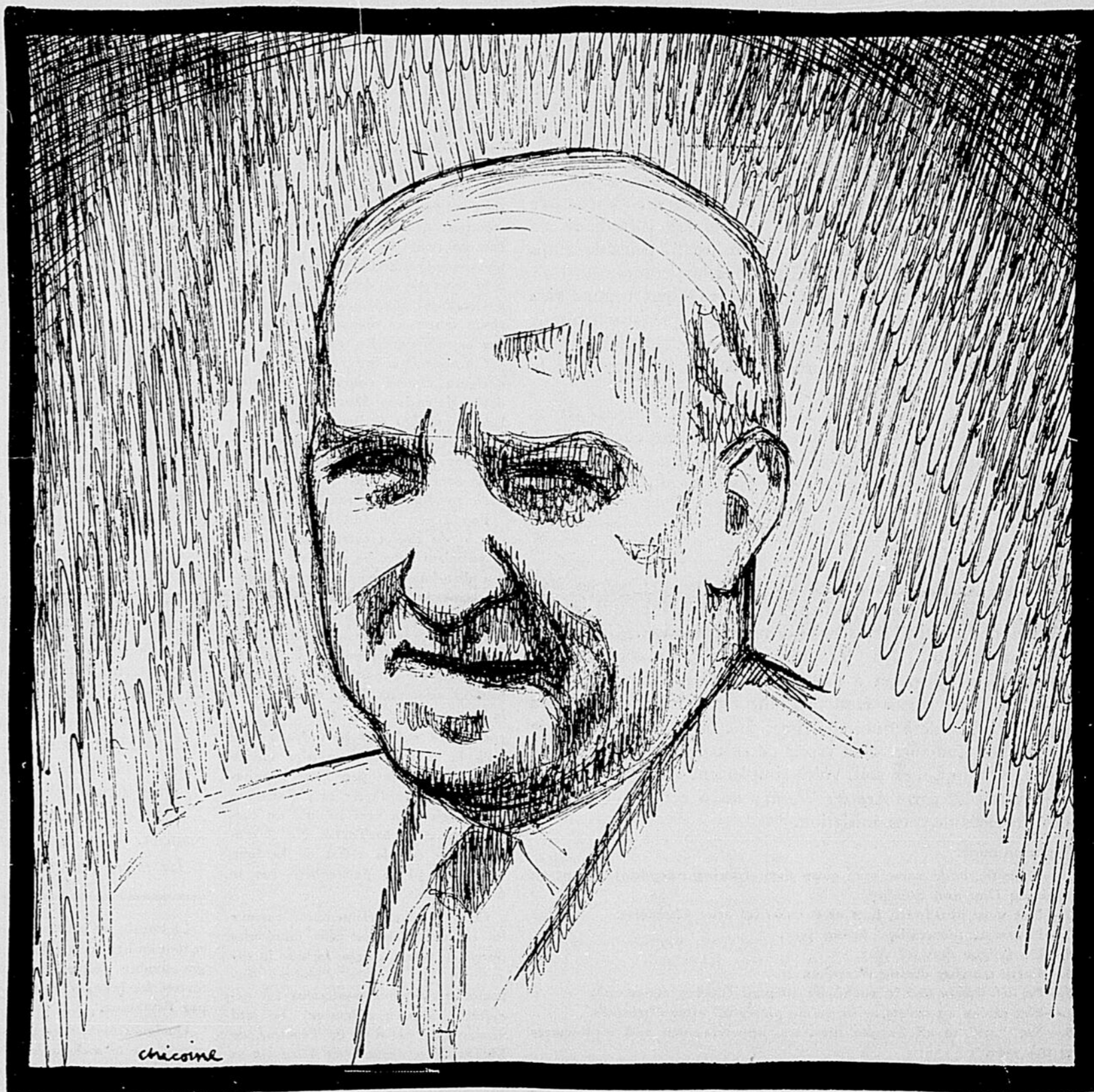
Il est très vite remarqué comme un écrivain de race doué de vastes connaissances, maniant avec un rare bonheur tour à tour l'ironie, l'humour et le paradoxe. Il devient bientôt secrétaire puis directeur littéraire de l'Echo de Paris, postes qu'il occupait encore à sa mort.

Franc-Nohain était reconnu depuis de nombreuses années comme un des maîtres du journalisme en France, un "leader" comme disait Jean Morienvall.

On sait que le journal constitue, aujourd'hui comme hier, une oeuvre de collaboration, qui si elle permet à une ou deux vedettes de se produire, broie le plus souvent et d'une façon assez impitoyable, dans son chœur la plupart des voix individuelles. Quelques brillantes plumes et de hauts caractères peuvent laisser des souvenirs dans l'âme de bons confrères et la mémoire brève des lecteurs, mais le plus grand nombre des collaborateurs de journaux reste ignoré et leur notoriété passe comme les saisons.

Pour un esprit supérieur, faire du journalisme c'est se résigner à une tâche ingrate. Que reste-t-il demain de l'article d'aujourd'hui?

(Suite à la page 11)



SOMMAIRE

CEUX D'HIER.

Souvenirs d'étudiant Jean Bruchési

NOTRE ENQUETE:

Réponse de Jean Leclerc

LES LETTRES

"Papineau" Jules Léger

"La Rivière-à-Mars" Pierre Dansereau

SUR LA SCENE.

"Le Prof" d'Anglais" Jean Goyette

LES SCIENCES.

Le Droit de Propriété privée André Forget

NOUVELLES SPORTIVES.

François Paquin

AU PAYS DES MADELINOTS. Georgette Simard

CLEMENCEAU SANS LA POLITIQUE Gabrielle Raizenne

CONTRE LA MEDIOCRITE J.-C. Martin

UNE VISITE AU PERE DUMOUCHEL Marcel Prévost

CHRONIQUES.

Etudiants du monde, A L'A.-G.E.U.M., Les étudiants chez-eux, Le monde et nous.

Billet de la semaine, A Montréal tous les deux, Les Agathonides.

NOUVELLES.

ABONNEMENT: \$2.00. Le numéro: 10 CENTS

ETUDIANTS du MONDE

LA RANCON DU SUCCES

UN éditorial paru le 13 octobre dans l'*Argosy Weekly*, organe de Mount Allison University, à Sackville (N.-Brunswick), rappelle fort à propos aux étudiants que seule la persévérance dans l'effort permet d'arriver à un résultat. Peut-être ne le savons-nous pas assez; souvent, à vingt ans, un excès d'optimisme nous empêche de nous préparer à la vie. Il est vrai que la crise mondiale a fait beaucoup pour ramener le sérieux dans l'esprit des jeunes (à quelque chose malheur est bon); mais à notre âge les illusions sont tenaces et c'est éviter à plusieurs l'amertume de déboires futurs que de leur rappeler en temps opportun certains principes essentiels que notre légèreté nous fait souvent oublier. Ainsi, nous devrions nous ancrer bien profondément dans la tête le mot de Charles Maurras qu'on citait récemment, à savoir que "la vie n'est pas facile" (entendez la vraie vie, la vie vécue, la vie utile, la vie féconde).

One of the great factors in the building of civilization has been, and must continue to be, human persistence. We feel that we cannot be too fully aware of this. (...) Whatever forces work for the progress of mankind work through the efforts of men. Civilization, then, is a product of human struggle.

As with nations, so with individuals. And this, not only as related to endeavors directed toward physical ends but for intellectual ends as well.

Or la vie d'étudiant présente bien des dangers, en particulier celui-ci: elle n'impose presque aucune contrainte. L'étudiant n'a plus pour le talonner la dure discipline du collège; à peine de temps à autre un examen l'astreint-il à quelques heures d'études.

Et pourtant si l'étudiant savait! s'il savait que, comme bien d'autres choses, le travail est affaire d'habitude et que cette habitude s'acquiert facilement une fois qu'on "s'y est mis". Comme le dit Paul Claudel dans un de ses étonnants poèmes, "il n'y a que la première gorgée qui coûte".

Nous savons assez ce que nous ont coûté, à nous, Canadiens-Français, la dispersion et l'intermittence de nos efforts. Profitons donc pour une fois de l'expérience, et puisque nous sommes jeunes et que nous pouvons encore nous fixer les plus nobles buts, mettons-nous à l'oeuvre.

MOEURS D'ETUDIANTS

On sait que dans les universités de langue anglaise les étudiants de première année s'appellent "freshmen", mot qui correspond à celui de "bizuth" dans les universités françaises. Or, un peu partout, mais surtout dans les universités anglo-saxonnes, tout au moins d'Amérique, on a l'habitude de faire subir aux nouveaux venus dans la vie étudiante une espèce d'initiation. Au fond, je me demande à quoi elle rime; je crois bien qu'elle est le signe, chez ces étudiants, d'un esprit de classe plus développé que chez nous. Quoi qu'il en soit, voici, simplement à titre de curiosité et tels que révélés par l'*Argosy Weekly* du 6 octobre, quelques-uns des procédés de cette initiation.

Freshmen must:

- 1.—Wear tie, band name card given them (during reception), except on Thanksgiving Day and Sunday.
 - 2.—Not wear plus-fours, hats or tuxedos till after Christmas.
 - 3.—Not wear moustaches during year.
 - 4.—Do fatigue duty all year.
 - 5.—Carry matches during reception.
 - 6.—Be off streets and in rooms by 10 p.m. (during reception).
 - 7.—Not smoke on streets or in public places till after Christmas.
 - 8.—Say "Sir" to all Faculty members, upperclassmen and sophomores during the year.
 - 9.—Remain seated in all classrooms until upperclassmen retire.
 - 10.—Arise and remain standing (unless told to sit down) when upperclassmen enter the room (all year).
 - 11.—Not attend any entertainment off the campus until after reception. (If wishing to go to a show or dance Freshmen must take an upperclassman and pay his way).
 - 12.—Pay initiation fee of \$1.00.
- Freshman Reception begins on September 28th and ends on October 12th (both dates inclusive).
- Any Freshman not abiding by these rules will be reported to the University Student Council and severely dealt with.
- May God have mercy on your souls.

M. JACQUES MARITAIN

L'éminent philosophe français nous a quittés. Trop court a été pour nous le temps où nous avons pu entendre sa parole. L'impossibilité où il s'était trouvé de venir l'an dernier avait avivé notre désir de le voir et nous regrettons de n'avoir pu le garder plus de quelques jours. Mais il a diffusé, par les quelques leçons qu'il nous a données, une science si profonde que notre intelligence pourra la méditer longtemps encore. C'est toute la philosophie chrétienne de la vie, avec sa haute signification spirituelle, qu'il a apportée au Canada français. Il y a quelques chose de providentiel, me semble-t-il, dans cette transmission de la doctrine intégrale du Docteur Angélique, reprise par un génie français, aux seuls héritiers de la culture latine en Amérique du Nord. Ainsi que le dit M. Bruno Lafleur dans l'*Hebdo-Laval* du 12 octobre, c'est une véritable mission que remplit ici M. Maritain.

M. Jacques Maritain vient ici comme conférencier, mais en le présentant, Monseigneur Paquet a rappelé que ce philosophe est un apôtre. Cela, il faut le retenir. C'est en se plaçant sur le plan spirituel autant qu'intellectuel

BILLET DE LA SEMAINE

RAVENSCRAG

IL y a de cela cent cinquante ans. Un des Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, Simon McTavish, se fait construire une immense maison avec la fortune qu'il s'est amassée dans le commerce des fourrures. Pendant trois ans les travaux se poursuivent sans arrêt. La mort du propriétaire vient tout-à-coup y mettre fin sans lui laisser le temps de jouir de son travail. Après cinquante ans d'abandon, une équipe d'hommes la rase complètement, et une autre demeure, presque aussi grande que la première est élevée à la même place sous la direction de Sir Hugh Allan. Cette nouvelle demeure porte aujourd'hui le nom bizarre de Ravenscrag.

Passant dernièrement à cet endroit de l'avenue des Pins, j'essayais de m'imaginer, en haut du chemin qui monte en tournant à travers les pelouses de la propriété, de quoi devait avoir l'air cette fameuse maison hantée du siècle dernier.

Plus grande que Ravenscrag, sa façade en pierre d'une longueur de cent vingt-six pieds, et haute de trois étages, était flanquée aux deux bouts de deux tourelles, et son toit pointu, recouvert de feuilles de plomb, tombait en pente de chaque côté de la maison. Les héritiers de McTavish, à la mort de ce dernier, ne voulant pas endosser une si grande entreprise, firent murer les ouvertures des fenêtres et suspendre les travaux.

Cet endroit si bruyant pendant les quelques années employées à bâtir, devint de ce jour désert et silencieux. Les broussailles se firent épaisses, les hiboux signèrent un bail tacite et s'installèrent indéfiniment avec leur famille dans les recoins que l'architecte avait prodigués un peu partout.

Peu à peu des histoires de fantômes et de choses extraordinaires qui se passaient entre les murs de la maison abandonnée commencèrent à courir dans les quartiers de Montréal puis dans ses environs. La rumeur la plus accréditée voulait qu'à certaines époques déterminées la spectre de McTavish apparût pour quelques instants au-dessus de la maison, sous la forme d'une leur pâle.

Ce n'est qu'après bien des années qu'à la suite d'une enquête menée par des hommes peu impressionnables, on put expliquer ce phénomène assez curieux et vrai jusqu'à un certain point: le McTavish No 2 n'était autre que le reflet de la lune dans une phase particulière sur le métal du toit.

Cette solution élémentaire rassura les esprits, mais les plus incrédules durent se sentir à l'aise lorsque la démolition de ce gîte d'ombres suspectes et de bruits mystérieux fut décidée et mise à exécution. Le seul vestige qui demeure de l'époque de McTavish et ayant trait à lui est sa tombe creusée à l'extrémité ouest de son terrain, en plein bois. La muraille qui l'entoure est impassable en principe: une porte en tiges de fer, barrée par une serrure rouillée, ne laisse pénétrer que la vue des curieux, mais un peu à gauche, une fissure a été pratiquée par les saisons et c'est par là que j'entrai en enjambant des éboulis de roches.

qu'il faut écouter Jacques Maritain. Son enseignement s'adresse à des esprits, et à des esprits supérieurs, mais aussi et peut-être davantage à des cœurs. Ne lui faisons pas l'injure de l'admirer en dillettantes. Ce serait le méconnaître.

D'autant plus que nous assistons depuis quelque temps chez nous à un véritable réveil de la conscience catholique, dans son sens le plus large et le plus élevé. M. Maritain vient juste à temps pour éclairer notre pensée et orienter notre action.

Nous sommes à la veille, nous Canadiens français, d'assister à de grands événements. Nous ne pouvons pas empêcher les phénomènes que produira la crise de croissance qui se dessine déjà de façon très nette. Mais il dépendra de nous que cette opération soit salutaire ou néfaste. Si le salut ne s'opère pas par l'élite, c'est la défaite. Or le salut s'opérera par l'élite, si cette élite est préparée, intellectuellement et spirituellement, à jouer son rôle. M. Maritain peut aider cette élite à prendre ses positions. Certes, son influence ne se manifesterà pas à l'extérieur, mais elle s'exercera dans ces régions profondes de nos âmes où s'élaborent nos destinées.

Que M. Maritain veuille bien voir en ces quelques remarques l'hommage d'une jeunesse ardente qui l'admire et qui veut se nourrir de ses enseignements.

L'éminent philosophe français nous a quittés; mais son enseignement demeure.

Grandeur et servitude de l'"immortalité"

Commentaires sur

"Une entrevue avec Henry Bordeaux" (1)

S'IL est parfois glorieux d'avoir un grand nom, c'est quelquefois aussi dangereux ou encore ennuyeux. Ainsi a-t-on vu Franc-Nohain (dont la mort imprévue et quasi subite nous a stupéfiés et consternés à la fois) être la victime amusée d'un jeune homme pour le moins irréflectif.

Mais H. Henry Bordeaux a été plus malheureux (si l'on peut dire) que son confrère. Il a été la victime d'un importun, qui relate d'ailleurs tout au long son entrevue avec lui; car l'étudiant (il s'agit d'un étudiant) a révélé candidement au public, dans un éditorial, les mots impertinents qu'il a eus pour l'académicien. L'auteur de cet éditorial nous paraît être un de ces jeunes fats qui ont belle tête, mais de cervelle, point. Je citerais son article en entier si je le pouvais: il en vaut la peine. C'est un magnifique échantillon d'esprit "collégien".

Après nous avoir avertis de l'entrevue eue lieu "entre deux valises", l'auteur, qui signe J.-C. F. (symbole du jeune Canadien-Français?...), nous dit dans un transport qu'on devine délirant:

J'ai donc vu Henry Bordeaux (imaginez-vous!), je lui ai parlé (ah! par exemple!), il m'a répondu (non, vraiment?) ...et cela s'est fait, DURANT dix minutes, le plus naturellement du monde (c'est incroyable!).

Après avoir appris par cœur, pour la circonstance, le titre de tous les romans de M. Bordeaux et avoir acheté le dernier paru, J.-C.F. se présente chez le romancier.

La porte s'ouvre sur la voix

Le terrain à l'intérieur monte à pic et tout en haut une colonne de pierres gris sombre s'élève à trente pieds à travers les brances rougies et jaunies par l'automne.

Quelques mots encore visibles sont gravés sur le socle à la mémoire du grand marchand: c'est là qu'il repose depuis 1804.

Chaque automne, les feuilles, dans leurs plus belles couleurs, viennent se déposer mollement autour de cette tombe plus fidèle que la mémoire des hommes, que le temps, d'une manière invisible et interchangeable, efface lentement.

OLIM.

d'outre-mer qui me crie: "entrez".

Devant moi, M. Henry Bordeaux, assez ressemblant aux portraits que je m'en étais formés (ou qu'il en avait vus; comment, en effet, J.-C. F. se serait-il formé plusieurs portraits d'un seul homme, même prolifique?) la figure ronde, plus large que sur les photographies des prospectus de la librairie Plon, haute stature, peu de cheveux, moustache pas du tout académique, les yeux capricieux à première vue, le faciès sympathique de l'honorable Ernest Lapointe (l'honorable va se trouver honoré).

Et savez-vous ce que notre jeune homme a dit à M. Henry Bordeaux? Après que celui-ci l'eut averti que Mlle Bordeaux était "très souffrante des suites d'un violent coup de soleil", il lui demande:

Avez-vous pu jouir, au moins, de votre traversée?

Et tout de suite après, cette trouvaille:

Comment aimez-vous notre fleuve Saint-Laurent?

Mais tout cela n'était que pour la forme. Ce que J.-C. F. voulait, c'était tout simplement obtenir un autographe de l'académicien. Tenant son livre, titre au dehors (c'est lui qui nous le dit), aussitôt il demande, sans même laisser à son interlocuteur le temps de répondre:

Voici, lui dis-je, toujours debout (pourquoi nous dit-il ça?), j'aimerais avoir une dédicace autographe de votre dernier livre...

M. Bordeaux n'a aucune raison de se faire prier. Or, notre jeune homme, mis en verve par la faveur ainsi obtenue, poursuit:

— Je vous connais depuis longtemps (ah! vraiment), par vos romans, vos articles. J'ai suivi cet hiver votre captivante nouvelle "Une affaire d'empoisonnement (c'est lui qui m'empoisonne!) en Province", dans 1934.

— Vous recevez 1934 à Québec??

— Et vos articles fréquents dans les Nouvelles Littéraires. J'aime votre Savoie (blagueur, va!), que vous décrivez à merveille dans tous vos romans. Et puis, le chanoine Garnier, de Grenoble, m'en a aussi souvent parlé (que vient faire là-dedans ce brave chanoine?).

Et pendant que M. Bordeaux dédicace le volume, lui, "les yeux sur le fleuve", parle des écrivains français, de Barrès à Valéry, en passant par Duhamel. Enfin, M. Bordeaux remet le roman autographié à notre sympathique étudiant.

— Tiens, voilà, dit-il, continuez à lire...

Comment J.-C.F. n'a-t-il pas répliqué: "Pourvu que vous continuiez d'écrire, M. Bordeaux"? Tout de même, J.-C.F. veut être gentil.

— Je vous remercie infiniment. J'espère que votre séjour au Canada sera agréable et vous donnera une juste idée de nous...

Mais J.-C.F. n'a pas de veine. Savez-vous ce que M. Bordeaux répond?

— Oui, mais il y a ces malles qui ne sont pas rendues!

Je tâche de le persuader qu'il serait préférable d'aller les chercher lui-même, dans le détail encombré du rez-de-chaussée de l'hôtel.

La conversation se poursuit.

— Où pourrais-je mettre à la poste cette lettre pour Madame Bordeaux? Savez-vous combien de temps prend le courrier pour se rendre à Paris, d'ici?

— Environ huit jours. Donnez-moi votre lettre, je la porterai avec plaisir à l'Hôtel des Postes.

— Oh, mais, vous êtes très aimable...

Quelle entrevue!

Finalement, J.-C.F. exprime un autre désir. Lequel? Lisez plutôt.

— Nous irons certainement vous voir, lui dis-je, demain aux matinées universitaires de Laval. Ce sera la première fois que je puis contempler un académicien en habit... (c'est formidable!).

De guerre lasse, M. Bordeaux doit mettre l'importun à la porte. Le premier, il dit:

— Eh bien, monsieur, vous êtes gentil, au revoir.

Mais J.-C.F. ne veut pas partir sans donner un conseil à son illustre interlocuteur.

— Merci! admirez bien le Canada, c'est très différent de la France... bon voyage, M. Bordeaux.

Et la porte se referma sur ce mot historique (?!).

Je livre la fin à votre admiration. C'est d'un lyrisme!...

Voilà comment cela s'est fait, et maintenant, quand je lis ces mots "Henry Bordeaux", de l'Académie française, je ne puis m'empêcher de revoir le profil souriant, dans l'entrebâillement d'une porte, de l'unique académicien qui m'ait jamais autographié son dernier chef-d'oeuvre (il est impayable!).

Quant au livre "Le Chêne et les Roseaux", c'est du plus pur Bordeaux; il y a là des portraits fortement dessinés et des scènes parfaites, mais l'ensemble est plutôt invertebré (oh! mon cher J.-C.F., si M. Bordeaux vous entendait...), et manque du relief tragique et si saisissant qu'offrent les créations d'un Mauriac.

C'est agréable (?) quand même, de ne pas avoir "la peur d'écrire" à soixante ans...

Qu'aurait-il dit s'il avait vu M. Paul Bourget?

Jean-Claude MARTIN.

(1) Voir l'*Hebdo-Laval* du 12 octobre 1934.

LE QUARTIER LATIN

LA REVUE "BLEU ET OR" SERA UN SUCCES

Un programme récréatif des plus élaborés. — Sept sketches et deux ballets. — Musique originale et décors fastueux.

L'EVENTEMENT artistique du mois, la Revue Bleu et Or, qui prendra place à l'Impérial les 22 et 23 de novembre, paraît devoir être quelque chose de sans précédent dans les annales du théâtre universitaire. C'est du moins ce qu'on en peut juger par les préparatifs qu'on est à compléter.

Les rôles sont pour la plus grande partie distribués. Nous donnerons dans le prochain numéro le nom des étoiles que nous admirons aux répétitions qui marchent activement. L'orchestre, sous la direction de M. Ernest Dumont, e.e.m., rendra des adaptations d'Agostini où on reconnaîtra les mélodies modernes de toutes les parties du monde. Les décors, auxquels on s'applique tout particulièrement, seront mi-partie dus au pinceau de Chicoine et à la générosité d'une grande scène montréalaise. Quant aux costumes, surtout ceux des ballets, on chuchote qu'ils lanceront une mode nouvelle chez les débutantes.

S'il reste des pessimistes, qu'ils regardent la mine réjouie de Jean-René Desmarais.

Guy MORIN, e.e.d.,
Publiciste.

NE PAS OUBLIER

La messe est célébrée chaque jour à la Maison des Etudiants.

En semaine, à 7 heures 45 a.m.

Le dimanche, à 9 heures 30 a.m.

LE C. O. T. C. ORGANISE UN GALA SPORTIF

Il aura lieu le 14 novembre et comprendra plusieurs rencontres de lutte et d'escrime.

LE C.O.T.C. de l'université nous annonce qu'il prépare, pour le 14 novembre prochain, un gala sportif comprenant, entre autres, d'intéressantes rencontres de lutte et d'escrime.

Tous les étudiants savent que le C.O.T.C. (Canadian Officers Training Corps) est une école militaire dont le but est de fournir des officiers compétents à la milice active permanente et non permanente. Il va de soi que, tout officier devant posséder un degré d'instruction assez élevé, il n'est pas de meilleur endroit pour fonder de telles écoles que nos universités. Aussi l'Université Laval de Québec et notre université en ont-elles instituées chez elles.

Il se greffait là-dessus, pour nous, une question de prestige national. Si nous voulions prendre notre part dans la direction de la milice canadienne, il était indispensable que nous formions des jeunes gens aussi versés dans l'art militaire que le sont les jeunes Anglais. Pourquoi voit-on aujourd'hui si peu de noms français dans les hauts rangs de l'armée? Par suite de l'indifférence de ceux qui nous ont précédés pour les questions militaires.

Notre C.O.T.C. ne comptait au début qu'une seule compagnie. Sous la poussée énergique de son commandant, le lieutenant-colonel Armand Hay, il a vu son effectif passer à 300 élèves-officiers, divisés en trois compagnies. Il qualifie chaque année de nombreux candidats aux différentes branches de l'armée: infanterie, artillerie, signaux, cavalerie, aviation et services auxiliaires. Le C.O.T.C. relève du War Office de Londres qui soumet et corrige les examens; les qualifications qu'on y donne sont reconnues dans toutes les parties de l'Empire britannique.

Il nous fait plaisir aujourd'hui de saluer l'entrée officielle de notre C.O.T.C. dans le domaine des sports, auquel d'ailleurs il s'est toujours intéressé. A preuve, vous verrez au cours de ce tournoi qu'il organise, quelques uns de ses membres dans des numéros spéciaux de grand intérêt. Le gala, qui aura lieu le 14 novembre prochain au Monument National, boulevard Saint-Laurent, comptera des combats de lutte entre des professionnels de renom et des assauts d'escrime, de sabre et de fleuret, par des maîtres d'armes européens et canadiens.

Le C.O.T.C., étant une organisation d'étudiants, est d'avance assuré de notre coopération et, partant, du succès de ce gala sportif, dont il annoncera sous peu le programme détaillé.

CONFERENCE BOURGET DE LA ST-VINCENT-DE-PAUL

Réunion à la Maison des Etudiants mercredi soir le 31 octobre à 7.45 h. Que chaque faculté soit largement représentée!

Au mois de novembre on fera parmi les Etudiants une quête au profit des pauvres. La Conférence Bourget compte sur la générosité de tous et de chacun.

CONFERENCES PUBLIQUES DE BIOLOGIE.

La réouverture des conférences de biologie aura lieu au grand amphithéâtre de l'Université de Montréal le JEUDI 25 OCTOBRE, A 5. H. P.M., et non le 18 octobre comme l'avait annoncé un avis paru il y a une quinzaine.

Le programme des conférences a été publié et sera distribué à la première conférence.

La première conférence, le 25 octobre, sera faite par M. H. Pratt D.Sc., sur "Les caractères biologiques du bassin méditerranéen" (Communiqué).

LA SAINT-VINCENT-DE-PAUL A L'UNIVERSITE

PARMI les diverses associations des étudiants de l'Université de Montréal, il en est une qui, si elle est moins connue que les autres, n'en est sûrement pas la moins belle: c'est la Conférence Bourget de la St. Vincent-de-Paul.

Fondée en 1914 par un groupe d'étudiants, la Conférence Bourget a pour but de distribuer aux foyers indigents, au cours de visites hebdomadaires, les aumônes et objets de toutes sortes qu'elle recueille des étudiants et des personnes charitables. Les étudiants font eux-mêmes ces visites et n'ont garde d'oublier les secours moraux plus que jamais nécessaires dans ce temps où l'on voit le mal se propager avec une rapidité alarmante, et où des doctrines pernicieuses et subvertives tendent à saper les bases de l'autorité et à faire sombrer l'amour sous les flots de la haine.

La Conférence Bourget eut à traverser, au cours de ces dernières années, une période de temps bien pénible. Plusieurs fois l'on se demanda, devant la trop grande indifférence des étudiants à subvenir à ses besoins, s'il ne faudrait pas désormais compter la dite association au nombre des choses qui "furent". L'inlassable apôtre que fut Frédéric Ozanam n'a-t-il pas écrit un jour: "Si jamais la St.-Vincent-de-Paul venait à disparaître, ce ne serait pas faute d'argent, mais faute de membres ou de combattants."

Après avoir chanté le progrès matériel du siècle, Victor Hugo concluait tristement:

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante:

C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

Ces vers du poète me sont venus subitement à l'esprit, l'autre jour, comme j'étais à me demander quelle pouvait bien être la cause qui portait les étudiants à se désintéresser d'une oeuvre aussi belle, et je me surpris même à murmurer: "Ce serait peut-être, ô Jésus, l'écho de ta voix qui irait s'affaiblissant..."

Puissai-je avoir été pessimiste dans ce jugement! Qu'un grand nombre m'en apporte une preuve indéniable en assistant à la prochaine réunion de la Conférence Bourget qui aura lieu mercredi soir prochain à la Maison des étudiants.

Au mois de Novembre, une quête sera faite, dans chaque faculté, au profit des pauvres. Si cela nous oblige alors à faire le sacrifice d'un paquet de cigarettes ou de nous abstenir d'une représentation théâtrale, pour répondre généreusement à ceux qui nous tendront la main, songeons que non loin de nous il est des gens qui n'ont souvent à se mettre sous la dent qu'une maigre croûte qu'ils arrosent de leurs pleurs, en mangeant.

D'ailleurs, cela nous sera autrement profitable que d'aller voir s'émousser sur l'écran une Mae West. Qu'on me pardonne d'avoir mentionné le nom de cette populaire actrice d'Hollywood. Cependant qui aurait cru que Mae West figurerait dans une exhortation à la charité...?

A bon entendre, Salut!

Frédéric GARCIA.

Tél. HA. 8928 - 1649 St-Denis

Eclair Valet Service

Nettoyage français -- \$1.00

Pressage -- -- -- -- .25

Escompte sur nettoyage 10%

Nous allons chercher et livrons les habits sans frais.

V. Thivierge, prop.

CONDITIONS DU CONCOURS INTERCOLLEGIAL ANNUEL POUR L'ATTRIBUTION DES PRIX DE L'ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES DE MONTREAL

1934-35

1.—Depuis 1928 il est organisé chaque année un double concours entre les élèves finissants des institutions dont les diplômés sont admis à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal en 1ère année, c'est-à-dire d'une part entre les élèves finissants de chacun des collèges classiques de la province et d'autre part entre les finissants de certains collèges scientifiques ou commerciaux.

2.—Les concurrents ont à présenter un travail dont le sujet, différent dans chaque section, est proposé chaque année par l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales et choisi en rapport avec le caractère particulier de ces institutions. La composition ne doit pas dépasser un maximum de 3,000 mots et doit être adressée de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales au plus tard dans la première quinzaine du mois de mars de chaque année.

3.—Une première correction des copies est faite dans les institutions intéressées.

Les meilleures copies de chaque collège (cinq au maximum) seront ensuite soumises, sous pseudonyme, à un jury composé de quatre membres, désigné chaque année par le conseil de perfectionnement de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales. Ce conseil est composé du Recteur de l'Université de Montréal (M. l'abbé O. Maurault, p.s.s.), du Secrétaire de la Province de Québec (l'hon. M. David), du directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales (M. Henry Laureys), de MM. Arthur Terroux, Victor Doré, P. E. Joubert, Beaudry Leman, Edouard Montpetit, l'hon. J. M. Wilson, sénateur et M. S. Godin, jr.

4.—Chaque collège a droit à deux bourses d'études à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales. Dans chaque section le meilleur travail donne droit à un prix en argent de \$100.

5.—Pour obtenir la bourse, les élèves concurrents doivent conserver au moins 70 pour cent des points. Pour décrocher les prix de \$100, au moins 90 pour cent des points est exigé.

6.—Les sujets proposés pour le concours de cette année sont les suivants: Pour les collèges classiques: "Le Conseil souverain de la Nouvelle-France." Pour les collèges scientifiques "Essai sur l'histoire économique de Montréal."

SYMPATHIES

Le Comité de Régie de la faculté de Chirurgie Dentaire présente ses plus sincères condoléances à leur confrères de deuxième année, M. Louis Lépine, à l'occasion de la douloureuse perte de son père M. Euclide E. Lépine de Joliette.

Le Président,
Victorien DUBE.

Les étudiants de la faculté de Médecine prient leurs confrères, Sarto Blanchard, élève de 5e année, et L.-Ph. Durocher, élève de 4e année, de bien vouloir accepter l'expression de leur plus sincère sympathie à l'occasion du deuil qui vient de les frapper.

Le Président
François Archambault.

MGR. J.-GEORGES PAYETTE

Le geste de S. E. Mgr Forget, premier évêque de S.-Jean-de-Québec, conférant la prélatrice romaine à l'abbé Joseph-Georges Payette, provoque les applaudissements de tous ceux qui sont tant soit peu au courant des choses.

Curé de l'église de Longueuil, à laquelle d'aucuns prêtent, et qui sans doute peut légitimement entretenir encore, des aspirations au rang de cathédrale; administrateur modèle d'une de nos paroisses rurales les plus importantes et les mieux organisées; apôtre fervent du mouvement missionnaire au Canada; les épaules chargées de cinquante années d'un sacerdoce fructueux autant que laborieux, Mgr Georges Payette était tout désigné pour une récompense pareille.

L'Université de Montréal ne saurait oublier qu'à tous ces titres de nouveau dignitaire s'en ajoute un qui la touche particulièrement. Assistant, de 1893 à 1897, du chanoine J.-B. Proulx, l'abbé Payette fut le bon génie de celui qui était alors le vice-recteur de l'Université Laval à Montréal. C'est sur lui que retombait toute l'administration intérieure de l'institution et c'est lui qui surveilla la construction présente, au 1265 S.-Denis. Il a raison d'éprouver un certain orgueil à rappeler qu'elle ne lui coûte pas un sou de plus que le contrat n'en comportait.

Reconnaissante envers ce diligent ouvrier, l'Université s'unit à l'évêque et aux paroissiens de Mgr Payette pour lui souhaiter une carrière encore longue et glorieuse.

Le vice-recteur.

LE "CERCLE COLLIN" ET SA REQUETE

LES étudiants de l'Université de Montréal ont dû être vivement intéressés lorsqu'ils ont lu à la page 3 du dernier "Quartier Latin" la requête adressée par le Révérend Père Thomas Migneault, S.J. à la Compagnie des Tramways.

Cette requête en effet est très intéressante, et elle mérite aussi que nous nous y intéressions. C'est pourquoi le président du "Cercle Collin" y a porté une attention particulière et fait tout en son pouvoir pour que la demande faite reçoive une réponse favorable.

Est-il nécessaire d'apporter ici toutes les raisons qui militent en faveur d'une diminution de prix sur les billets de tramways?

La chose n'est peut-être pas très opportune, car nous sommes certains que les autorités de la Compagnie savent qu'elles sont nombreuses et que toutes sont pleines de bon sens.

Qu'il nous soit cependant permis d'en rappeler quelques-unes:

L'écolier qui n'a pas encore dix-

huit ans a droit à une réduction de prix sur ses billets. Régulièrement, plus l'écolier est jeune, moins ses dépenses sont élevées; au contraire celles-ci vont toujours en augmentant à mesure qu'il avance en âge.

Est-ce à dire que la situation va changer de face, lorsqu'il s'agit d'un étudiant de 20 ans ou plus? Assurément, non, et je suis assuré que tous les étudiants sont de mon avis à ce sujet.

On objectera peut-être que les recettes de la Compagnie seront diminuées considérablement, si la requête est accordée.

A une pareille objection, je répondrais qu'il n'en serait pas de même du tout et que les recettes augmenteraient peut-être, ou du moins resteraient les mêmes; je m'explique.

Il n'y aurait alors aucune division dans les recettes, sans compter qu'elles pourraient augmenter.

Espérons donc que les autorités compétentes jetteront un regard favorable sur la requête qui leur sera adressée, et qu'elles y répondront d'une manière plus favorable encore.

F. A. Publiciste du "Cercle Collin".

M. PAUL-HENRY GUIMONT

Le gouvernement provincial vient de nommer M. Paul-Henry Guimont, de Québec, professeur "chargé de cours" à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal. Cette nomination a été également approuvée par S. E. Mgr Gauthier, chancelier de l'Université de Montréal.

M. Paul-H. Guimont est bachelier ès arts de l'Université Laval, licencié en sciences commerciales de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, et Ph. D., in Economics de l'Université Harvard.

M. Guimont fut boursier du gouvernement provincial de 1930 à 1933. Il sera chargé du cours de Transports à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.



Siège social: Montréal

Un Million
de comptes de dépôt
dénotent la confiance.

SERVICE DE BANQUE MODERNE ET EFFICIENT
... fruit de 117 années de
fructueuses opérations ...

BANQUE DE
MONTREAL

Fondée en 1817



APPRECIATION

LES ETUDIANTS SE
REVEILLENT

S'IL faut en juger par leur organe officiel, "Le Quartier Latin", dont le premier numéro vient de paraître, les étudiants de l'Université de Montréal ont décidé cette année de sortir du bourbier du conformisme et de la paresse.

"Le Quartier Latin" paraît dans un format nouveau, inspiré des plus récents hebdomadaires français. Des rubriques originales, vivantes, colorées, des articles inédits sérieux et badins mais d'une belle tenue littéraire et qui disent quelque chose, une grande variété de sujets, indiquent chez la colonie des étudiants mont-réalis un souci évident de culture et de réveil. Nous nous en réjouissons.

Un journaliste lançait, il y a deux ans, contre le "Quartier Latin" une invective qui a motivé presque une révolte, mais qui était en partie méritée. L'organe des étudiants était loin d'être alors ce qu'il devait être. Il dénotait une insouciance et une négligence choquantes. Cette critique n'est peut-être pas étrangère au réveil manifeste de cette année. Elle a permis aux étudiants de prendre conscience de leur valeur et de leur rôle.

L'entrée de M. Olivier Maurault à l'université n'est sans doute pas étrangère à cette transformation subite et complète. Le nouveau recteur est un animateur. Il a des vues larges qui loin d'exclure la fermeté, la justifient. C'est un homme d'action. Et il entend bien qu'on agisse dans son entourage. Dans ce premier numéro du "Quartier Latin", il précise son rôle et donne des directives :

"Trêve donc à la critique et au mécontentement, dit-il, sans doute il serait vain, et d'ailleurs nullement désirable, d'empêcher des intellectuels de penser et de juger, mais on peut leur demander de réformer l'expression de leurs jugements et de leurs sentiments, d'obéir même à un mot d'ordre qu'ils n'approuvent pas dans le détail; et cela pour le plus grand bien".

Le nouveau recteur veut que les étudiants pensent par eux-mêmes; et s'il les met en garde contre les faux pas, il leur dit que les faux pas ne doivent pas les empêcher de marcher. Ce conseil est bien, — ceux qui connaissent la mentalité de notre jeunesse le savent parfaitement — le plus grand remède au mal présent.

En somme, les étudiants ont besoin d'une formation, et d'une formation d'une autre ordre que la formation du collège. Ils semblent, cette année, le comprendre. Nous suivrons avec intérêt leurs idées et leurs réactions dans leur hebdomadaire, qui est le reflet de leur vie universitaire.

Pétris d'une mentalité vigoureuse et de principes vivants et pratiques, ils nous intéresseront plus que par le passé. Car nous espérons voir avec eux sortir de l'université de vrais hommes, que la culture et le travail auront affinés et raffermis et qui formeront une classe professionnelle digne et convaincue de sa valeur.

Raymond DOUVILLE

(Le Bien Public.)

MISE AU POINT

NOTRE nouveau recteur est sans doute le premier à trouver étrange qu'on lui attribue la nouvelle tenue du "Quartier Latin". Les commentaires de M. Raymond Douville, se trompent d'adresse.

Le QUARTIER LATIN, de même que tous les organismes relevant de l'A.G.E.U.M. est sous l'entière direction des étudiants. Les officiers de l'Université se réservent seulement de veiller à ce que le prestige de l'Université ne soit pas compromis.

Que l'on ait à louer ou à blâmer leur journal, c'est aux étudiants, non aux autorités, qu'il faut adresser éloges ou reproches.

LA REDACTION.

LE MONDE
ET NOUSPOLITIQUE ET GENIE DE LA
FRANCE

C'EST plutôt entre les lignes que dans le texte même des "Terres Divines" de Maurice Martin du Gard que l'on peut voir quel attrait exerce dans le pays d'Orient le génie français. Mais ce champ qui se prête, la France, comme toujours, le néglige.

En Palestine, les jeunes juifs sont avides de savoir et leur ambition de ressusciter leur nation et de s'enraciner de nouveau dans le sol de leur patrie, les pousse encore davantage vers le travail et l'étude. Les sionnistes s'imprègnent évidemment de leur propre culture, se nourrissent toujours de la Bible, mais ils cherchent aussi à se tailler une place dans le mouvement moderne. C'est à cette fin qu'ils demandent à d'autres pays la science qu'ils ne trouvent pas chez eux.

L'Angleterre a la haute main sur l'instruction et impose ses programmes d'enseignement, mais on veut autre chose. On tend à une culture autre que celle imposée par le maître, donc l'ennemi. L'Italie fait tout en son pouvoir pour s'imposer à l'esprit des étudiants de l'Université Hébraïque: elle fournit à la bibliothèque juive des publications de toutes sortes. Mussolini offre des bourses d'étude et des voyages en Italie. Mais c'est de la France que la jeunesse juive attend l'aide intellectuelle dont elle a besoin. Elle attend en vain, s'en plaint, et la France ne bouge pas davantage.

En Egypte, le gouvernement anglais se montrant moins rigoriste, les initiatives privées percent avec plus de facilité. Le gouvernement égyptien peut donc faire venir à ses frais des professeurs français. Mais le gouvernement français ne fait rien par lui-même et va même jusqu'à refuser le patronage qu'on lui demande à des mouvements intellectuels et artistiques, histoire de ne pas froisser l'Angleterre!

Là encore l'Italie cherche à s'imposer, mais on refuse son aide. C'est avec le génie français qu'on veut prendre contact. On n'y peut réussir pleinement car les efforts de la jeunesse égyptienne se heurtent à l'indifférence.

Ces constatations sont pénibles aux amis de la France, qui se demandent si un jour viendra où le génie français se reconnaîtra dans sa politique.

L. P.

INTERNATIONALISME

LA défiance qu'on lui porte généralement vient de ce qu'on entend par internationalisme la fusion de toutes les unités ethniques en un seul groupement, et la déformation de l'individualité en vue d'un nivellement des esprits. Mais le mot comporte aussi le sens de coopération, ce qui lui donne un tout autre aspect.

Un essai de coopération entre nations vient d'être tenté à Santander, en Espagne, par la fondation d'une université internationale où des maîtres de tous les pays sont invités à venir tenter en commun des expériences, et à donner des cours et conférences. Tous les sujets d'études y sont abordés: chimie, physique, littérature, beaux-arts, etc.

Il faut espérer que cette initiative n'aura pas comme seul résultat quelque découverte chimique ou la création d'un nouveau style architectural, mais qu'elle aidera à détruire ce chauvinisme qu'on retrouve un peu partout et qui veut imposer à l'esprit les frontières du pays. Rester soi-même et se perfectionner selon le génie de sa race, très bien. Mais cela n'empêche pas de combler ses lacunes en s'assimilant des qualités que possède le voisin. Ce sont des tentatives telles que l'Université Internationale de

Santander qui aideront — et cela pour le plus grand bien de chacun — à effacer ces caricatures que chaque nation se plaît à tracer de l'autre.

L. P.

FORMES SANS DECORS

DANS un récent article sur l'architecture du meuble, M. Lucien Parizeau reprend après bien d'autres la théorie moderne de l'art sans ornements. "La véritable architecture, dit-il, (j'entends surtout celle du meuble) se passe de l'ornement lequel ne peut ni l'équilibrer ni l'embellir; elle est à elle seule un ornement qui se soutient sans le secours de décors rapportés."

Ce n'est pas un reproche que nous faisons à M. Parizeau, de reprendre une démonstration déjà souvent répétée, car ce n'est qu'à force de crier au public qu'il rétrograde qu'on finira par le lui faire comprendre.

La théorie moderne de la forme nue ne s'est pas faite en un jour comme on paraît le croire. On sait les formes géométriques des monuments égyptiens. L'art grec se remarque autant par sa simplicité que par sa vérité. Le XIIIe siècle nous a laissé des pièces merveilleusement dénuées et au XVe, Michel-Ange énonce la maxime: Le Beau est la purification de toute superfluité. Enfin nous arrivons à Ingres qui enseigne que "les belles formes sont celles où les détails ne compromettent pas l'aspect des grandes masses."

L'hostilité du public envers la forme nue vient de ce qu'il n'a pas suivi ce mouvement dont l'aboutissement l'a surpris et déconcerté.

L. P.

FETICHES

IL paraît que plusieurs vedettes d'Hollywood ont leur fétiche auxquels elles attribuent soit leur succès, soit leur bonne chance. C'est probablement un vestige de la barbarie que cette manie d'accorder un pouvoir mystérieux à de simples objets. Mais elle est si persistante et si répandue qu'elle doit correspondre à un besoin du cœur humain. Ce besoin, je crois bien que c'est celui du bonheur. Se sentant incapable de l'atteindre par ses propres forces, on veut croire à une puissance supérieure qui puisse le procurer. Mais — voyez comme l'homme est enfant — on veut avoir de cette puissance une représentation sensible, sous une forme qui permette de la garder toujours avec soi. C'est pourquoi on jette son dévolu sur la moindre chose qu'on aura trouvée ou reçue dans des circonstances un peu particulières. On veut, en somme, se donner une raison d'espérer le bonheur.

Il y a cependant fétiche et fétiche. Si certaines gens concèdent vraiment à de simples objets un pouvoir surnaturel, il s'agit là de pure superstition. Mais ces objets sont quelquefois des souvenirs personnels qui nous viennent d'être chers; sans leur attribuer de vertu particulière, on les garde parce qu'ils sont un réconfort dans la vie et qu'ils contribuent ainsi, par la confiance et l'optimisme qu'ils inspirent, à la rendre heureuse. C'est, si vous voulez, une forme chrétienne de superstition. A ce compte-là, qui n'a pas son fétiche?

J.-C. M.

EUX AUSSI ?

E COUTEZ Cecil B. de Mille. "Si les Américains continuent à négliger les consonnes, dit-il, ils parleront un anglais méconnaissable avant longtemps, quelque chose comme le parler monosyllabique des indiens". Ils sont donc pris au piège, eux aussi; et la question de langue est un nouveau problème vital chez nos voisins. C'est une drôle de situation que de risquer de perdre son propre parler à force de

le mal parler; et il faut qu'il leur manque quelque chose pour ne pouvoir réagir aussi rigoureusement que nous qui devons lutter contre une langue étrangère.

Le célèbre metteur en scène ajoutait: "Quand je fais un film, il me faut renvoyer 70% des artistes qui offrent leurs services, à cause de leur mauvais parler." M'est avis qu'il devrait être encore plus rigoureux et nous débarrasser de ce lot d'escamoteurs, de mangeurs de mots qu'on nous présente comme artistes ou "stars" éminents.

COMMENT NOTRE PREMIER
MINISTRE RACONTE SON VOYAGE
EN UROPE, ET DU TRAYTE
QU'IL Y CONCLUT.

LA vérité il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y trayte les princes dédaigneusement et injurieusement. Lors j'allay en Genève, on y imagina que ce fut pour mon bon plaisir et pour grand honneur personnel. Mais ce onques ne fut, et n'y allay naviguer que pour voyr peuples multiples et m'y froter et limer la cervelle à celle d'iceux pour le bien et profit de mon peuple.

Pour lors des traytés entre François et Canadiens, d'aucun ont ouy la chose en son vray sens, car onques ne sayt que les livres ne sont à aucune chose bons si on ne sayt pas boire, et que science est au cul de la dive bouteille.

Foy de lord, il vault mieulx pleurer moins et boire d'avantage. Il n'est que couillon de boire un manuscript. Est d'un fol d'estudier sans boire. Est d'un saige de boire sans estudier.

Alcofribas BENNETT.

TRIBUNE LIBRE

AU SUJET DU "MONTCALM" de
LICHTENBERGER

AYANT appris que le docteur Léo Parizeau avait fait tenir à la rédaction un article où j'étais fort malmené au sujet de ma lettre à Lichtenberger, je me suis permis de téléphoner au docteur pour lui demander ce qu'il me reprochait. Il n'a pas eu de peine à me convaincre que sur plus d'un point j'avais fait erreur. Il m'a alors invité à remettre moi-même les choses au point.

J'ai eu tort d'établir un parallèle entre monsieur Lichtenberger et le "parfait ignorant" qui ferait se déverser la Seine dans le lac de Genève par voie du Danube. Une lecture plus attentive du "Montcalm" m'a convaincu que son auteur possède une connaissance très suffisante de la géographie des lieux où il situe la tragédie canadienne. Il ne peut être question que d'une distraction dans le passage que j'ai cité.

Une confrontation de ma prose avec celle de M. Lichtenberger me montre aussi que j'ai mal placé mes guillemets et que je lui attribue la paternité d'une description dont il a fait peut-être trop de cas mais qu'il n'a pas imaginée (celle des "fistons de la brousse"). On ne saurait donc, en l'occurrence, l'accuser d'avoir commis une gaminerie.

Il m'apparaît aussi que monsieur Lichtenberger, qui cite Fenimore Cooper cinq ou six fois, n'entend pas lui demander de la documentation quant à "la tragédie canadienne". Il s'en sert pour montrer que le malentendu entre Canadiens et Français avait son parallèle dans les colonies anglaises de l'Amérique.

Les sources, où monsieur Lichtenberger a puisé, sont celles où s'approvisionnerait tout auteur qui voudrait écrire un ouvrage sur le sujet: Parkman, Bancroft, la correspondance de Vaudreuil, celle de Montcalm et

surtout le grand ouvrage du sénateur Chapais. Du reste, monsieur Lichtenberger cite ses auteurs et s'excuse de ne pas les citer en toute occasion.

Si j'ai écrit sur ce ton qui frise l'injustice, c'est sans doute, comme le suggère mon censeur de circonstance, parce que j'ai inconsciemment opté pour Vaudreuil et les francs-tireurs Canadiens contre Montcalm et ses soldats de métier. Or monsieur Lichtenberger tend à toujours donner raison à Montcalm.

Il paraît que c'est là une déjà vieille chicane et qu'elle n'est pas près de finir. Casgrain dit oui et Chapais dit non.

J'espère que ces explications satisfèront nos lecteurs sans excepté notre ami Jean Lebrun.

Paul SIMARD, e.e.d.

AU SUJET DE NOTRE REPONSE
A L'ENQUETE

NOTRE réponse à l'enquête du "Quartier Latin" a blessé certaines susceptibilités. Nous en avons été fort surpris. N'ayant pas suivi une polémique qui se continue dans un autre domaine, nous n'avions pas cru possible l'interprétation qu'on a donnée à deux de nos phrases. Nous remercions monsieur le Vice-Recteur de nous avoir averti de l'incident et de nous avoir évité par là une plus lourde faute; car notre première réponse n'était pas celle que nous publions aujourd'hui.

Nous voulons nous expliquer et nous espérons que notre mise au point satisfèra tous ceux qui ont pu être choqués par notre article.

Nous avons écrit: "Sans doute, dans certains milieux, une couche de crasse étrangère salit l'âme canadienne-française: on connaît certains individus, surtout parmi ces messieurs du Commerce et de la Finance qui ont caché leur véritable personnalité sous des dehors anglais."

Les mots "certains milieux" s'appliquent à une certaine classe de notre société canadienne-française qui croit avoir agi avec intelligence lorsqu'elle a copié aussi servilement que possible tout ce que font nos compatriotes anglais. Il n'était donc pas question d'une certaine école supérieure dont nous sommes d'ailleurs fier à titre de Canadien-Français.

Les mots "couche de crasse étrangère" ne signifient pas, comme on les a malheureusement interprétés que tout ce qui est étranger est mauvais. Nous ne croyons pas à la supériorité d'une race sur les autres. Chaque peuple a sa mission et en général il est doué des qualités nécessaires pour la bien remplir. Ces qualités sont bonnes en rapport avec cette mission particulière. Mais si à côté d'une première nation, il en existe une seconde qui doit jouer un rôle tout à fait différent sinon opposé, on comprendra aisément que les qualités de la première nation soient mauvaises

pour la seconde. C'est le sens de notre phrase. Qu'on veuille bien ne pas la torturer pour lui trouver une autre interprétation.

Enfin, la troisième expression qui a pu être mal comprise est la suivante: "ces messieurs du Commerce et de la Finance". Ces mots s'appliquent aux commerçants, industriels, courtiers, etc., auxquels nous devons nous adresser pour obtenir les commodités de la vie. Ils ne s'appliquent pas à ceux qui enseignent le commerce et la finance. Nous avons observé qu'il est souvent très difficile de nous faire servir dans notre langue lorsque nous allons dans les magasins et restaurants des nôtres. C'est ce fait que nous avons relevé et rien d'autre.

Nous espérons que cette mise au point satisfèra nos lecteurs.

Paul SIMARD, e.e.d.

A MONSIEUR SIMARD

VOUS dites "l'histoire est une science". C'est inexact, si vous ne précisez de quelle sorte de science il s'agit.

L'histoire n'est pas une science mathématique, ni métaphysique, ni théologique, ni entomologique. Je vous la définis: "l'histoire est la science des faits ou événements matériels du passé, influencés par des facteurs psychologiques, moraux et politiques, étudiée à la lumière des événements contemporains". Il y a beaucoup de faits historiques incontrôlables bien que l'histoire doive, en principe, s'appuyer sur des faits précis et certains.

Si les historiens devaient contrôler chaque petit fait qu'ils relatent, ils n'auraient jamais publié un seul livre! Il existe des faits douteux, même en histoire; la certitude absolue ne se retrouve pas dans la totalité des faits historiques.

Quand on lit: "et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire"... on entend dire qu'elle n'est pas une science aussi rigoureuse ni aussi certaine qu'on la présente. Si les grands traits de l'histoire sont vrais, qu'importe les détails vrais ou faux? Si vous écrivez sur François Ier et que vous devez rapporter sa fausse parole "tout est perdu, fors l'honneur vous allez sans doute tâcher de vous ménager une entrevue avec ses petits-fils pour vérifier si c'est lui ou son écuyer qui a jeté le mot!"

Lichtenberger a donc tort. Vous et moi avons raison: cela vous satisfèra. J'ai plus de délicatesse que vous ne m'en reconnaissez et si j'ai été violent avec vous, c'est plus par conviction pour mon idée que par méchanceté. Je vous demande de me pardonner.

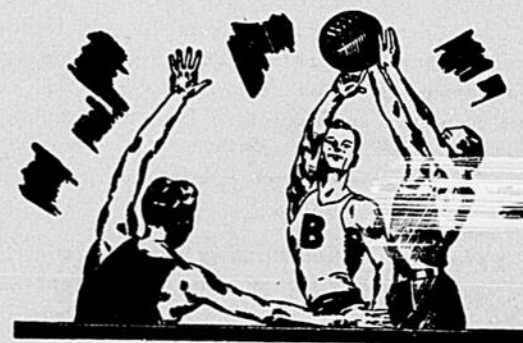
Jean LEBRUN.

P.-S.—Je vous laisse le dernier mot, car plus on a d'entêtement, moins on a de tête. Je vais écrire à Paris pour savoir s'il n'y aurait pas une chaire d'histoire vacante pour vous.

Votre tout dévoué,

Jean LEBRUN.

Pour devenir des hommes complets



La jeunesse doit s'amuser. Elle doit aller d'instinct vers les sports qui nécessitent de grandes dépenses d'énergie et de force. Mais le sport n'est pas tout; la culture physique n'est pas un idéal en elle-même. Elle n'est qu'un moyen d'atteindre le but que le jeune homme assez sérieux a en pensée.

Le jeune homme possédant un corps sain, aura en plus le souci d'assurer le confort des siens, et l'un des moyens les plus réputés d'assurer son succès financier, c'est d'économiser.

L'épargne est, a-t-on dit, la plus importante des
vertus sociales.

L'épargne continue, méthodique, incessante, mise en banque, donnera la sécurité pendant les jours de dépression, de maladie ou de chômage.

Utilisez notre petite banque à domicile dans la création de votre compte d'épargne.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

S. J. B. ROLLAND
PrésidentCHS. A. ROY,
Gérant Général.

LES ETUDIANTS CHEZ EUX

Sciences

LES PECENIENNES.

AU dehors, une pluie morne et fine. Les lueurs blafardes des ampoules dessinent sur les figures comme des ombres de mystère. Dans le corridor, calme plat... Yeux bouffis, paupières alourdies, démarche endormie... A sa case, sans se presser... Un coup de tête à droite, un sourire à gauche... Dans la salle, supériorité... On sirote une liqueur, on avale sans conviction... Ici, affalé sur un banc, une tête fatiguée laisse son regard se perdre en une féerie de sommeil et de rêve sans fin!... Plus loin, une autre, plus studieuse, fixe sans voir un livre entr'ouvert que les frôlements effeuillent lentement! L'on dirait que Morphée, de son voile diaphane Protège en souveraine cette enceinte [où ne plane Qu'un silence morbide!

Dans un coin tout au fond, majestueux, dans cette atmosphère imprégnée de fatigue, de surmenage, et d'efforts cérébraux, 3 spectres drapés de blanc, les yeux étincelants, les cheveux ébouriffés, les gestes secs et froids, discutent à voix basse. Quel est donc le sujet qui fait ainsi couler tant de flots d'éloquence? Ont-ils pénétré les mystères de l'atome, dis séqué ses parties, découvert toutes ces choses que notre pauvre ignorance nous avait jusqu'ici cachées? Ont-ils, pionniers de la science, jeté les fondations de théories à révolutionner l'univers scientifique, destinées à graver leurs noms dans le Livre d'Or, des maîtres et des génies? Ou ont-ils, bienfaiteurs de l'humanité, trouvé l'ultime moyen de guérir le monde des maux innombrables qui l'assaillent?

Comme fasciné, je m'approche lentement, troublé à la pensée de souiller peut-être par mon infime présence, ce sanctuaire de science où se choquent les idées. Des bribes me parviennent déjà, tout comme des miettes de pain que dédaigneusement l'on me jette! "Homogénéité intrinsèque..." "Valeur superficielle..." "technique incontestablement meilleure..." "Combinaison, toute d'apparence..." "Mon opinion, bien entendu, prévaut de par les écrits..."

Chimie, sans doute, combinaison, homogénéité! Et cette science étant mon sujet favori, je m'élançais au milieu du groupe, comme un bolide, anxieux et prêt à prendre une part active à la discussion qui les anime! Mon arrivée n'est pas sans ébranler leur maintien grave et digne. Enfin, après un silence qui me glace, l'un d'eux, tournant vers moi un regard où se lit une réconfortante mansuétude, d'une voix profonde et chaude, m'adresse la parole. Et voici, pour vous mortels, les fatidiques choses que le savant parla: "Cher ami, votre venue parmi nous, est un événement vraiment providentiel, nous allons vous permettre de trancher une question qui depuis des instants trop nombreux, partage nos idées!" (Je frémis et regrettais, mais trop tard, mon malheureux élan.) "Dites-nous," fit-il enfin, après un moment qui me parut un siècle, "lequel selon vous, de Barrymore ou de Frederic March est le meilleur artiste?!!!"

ESCALAPON.

Beaux-Arts

(à lire à la page 11)

Polytechnique

US. l'enfant blond de 4ème expérimente actuellement dans le domaine de la pneumatique; il en est venu à cette première conclusion: à voyager le samedi soir dans de mauvais chemins (sic), on risque de faire un "flat" le mardi soir suivant... C'est FORT INCOMMODANT, allez!

* * *

Nos braves de 3ème s'intéressent au visites industrielles; ça, n'importe quel conducteur de tramway peut vous le dire! Les courageux employés de la compagnie ont insisté pour leur faire visiter leur "office" (terme officiel) à la rue des fleurs, Yvon! Sur les instances trop pressantes d'un inspecteur, Jean Junior a lancé une apostrophe sommaire d'un déserteur: la lutte fut homérique...

* * *

Personne ne songe plus à blâmer notre jovial grand-père Adam pour cette histoire de compote aux pommes dans le paradis terrestre... Depuis la visite, samedi matin entre les cours, de trois gentilles petites Eve Kianiennes, nous apprécions avec plus de justice le geste de notre ancêtre. Dommage tout de même que ce cher Adam ne fût pas mieux "calé" en physique victorienne...; ça empêche, paraît-il, de tomber dans des excès de galanterie... Aes triplex circa pectus! La petite Fleuriste s'est fait sortir sur le temps des pommes!

* * *

ON DEMANDE des coeurs compatissants pour s'intéresser au sort de pauvres polytechniciens. Il s'agit de combattre, par une affection tendre et bien dosée, l'action dessiccative des théories mathématiques et scientifiques sur le coeur... Il est admis que les candidats peuvent posséder une automobile, pourvu qu'elle roule au moins 18 milles au gallon. Les tempéraments expansifs et enjoués seront préférés aux esprits trop solides et raisonnés. Les intéressées peuvent s'adresser personnellement au président. Inutile de se présenter si on ne sait pas faire du bon café...

B. T. U.

Droit

Triomphe—

Leduc!
Forget!
Lafontaine!
Boucher!

Franchement, c'est un réel devoir — en même temps qu'un véritable plaisir — pour nous, que de citer ces quatre noms à la chronique du jour...

L'incontestable succès qu'ils ont remporté vendredi dernier à la Société des Débats leur vaut notre estime toute particulière et ils peuvent être assurés que nous ne leur lésinons pas nos félicitations!

* * *

Carabinades—

Dans un autre domaine, il est un confrère qui ne manque pas aussi de nous faire honneur. Je veux parler de Jean Goyette.

Qu'on lise ses "Contes du Samedi" dans "La Patrie" et l'on verra que les "Contes du Lundi" de M. Daudet sont des commencements de semaine... à côté de ceux de l'ami Jean!

* * *

Examen—

Avec le mois des morts, s'annoncent... les examens!

Pour peu que nous mettions en branle le démarreur de notre expérience, ... nous conseillons donc aux nouveaux de veiller et d'étudier, car, si l'homme est carnivore, le professeur est copievore!

* * *

Fantaisie procédurière—

Or, un jour, la famille
Du grand Jos. Camomille
Manqua de provision...
"Ne nous faisons pas d'illusion
— Dit à Jos. sa femme
[intentionnelle—
T'as qu'à prendre une mesur'
[provisoirelle!"]

G. L. J. M. D.

Dentaire

N'OUBLIONS pas que c'est demain soir, vendredi, à 7 1/2 heures, à l'Hôpital Dentaire, qu'aura lieu le "souper aux huitres" donné par les Elèves finissants à leurs professeurs et confrères. En effet, tout va bien nous dit Monsieur Jean Marion, conseiller de 4ème année, organisateur de cette réunion intime. Tous les anciens se rappellent du plaisir que nous avons eu l'an dernier. Aussi, d'après le pronostic et les démarches visibles et invisibles quelquefois de notre confrère, nous sommes persuadés à l'avance d'un franc succès. Alors c'est dire que tous sans exception nous nous ferons un devoir d'y assister.

D'autant plus, ce sera la première fois depuis le début de l'année que nous aurons l'honneur d'avoir avec nous notre nouveau Recteur, Monsieur l'abbé Maurault.

Il n'est pas nécessaire d'appuyer plus longtemps car si l'on en juge de par le passé les Etudiants en Chirurgie dentaire ont toujours répondu d'une manière enviable aux appels qui leur ont été faits de divers côtés.

Nous avons commencé la distribution des livrets de billets pour le tirage d'un crâne que le Dr J. A. Pinault a mis généreusement à notre disposition pour le profit de notre future Bibliothèque. Nous connaissons votre générosité et votre dévouement, alors il n'a pas à douter du succès que l'on désire pour mener à bonne fin cette entreprise favorable et pratiquement indispensable pour augmenter nos connaissances.

A cet effet, nous sommes heureux de remercier le Dr J. A. Pinault pour l'initiative qu'il a eue de nous suggérer l'établissement d'une telle source de renseignements et du don généreux qu'il vient de nous faire.

En autres choses, il nous fait plaisir de vous informer que le Dr Paul Goeffrion a eibn voulu accepter la Présidence d'honneur de notre Comité et le Dr Jules Tétraut la vice-présidence. Nous remercions tous deux, de l'honneur qu'ils nous ont fait, en accédant à notre demande.

Et pour terminer, répondons en grand nombre à l'appel qu'on nous fait pour demain soir.

Votre Président,
Victor Dubé.

A MARCUS QUARERENS

Mon cher Marcus,

L'ETRE extraordinaire qui vous intrigue si fort aimerait sans doute mieux qu'on lui laissât la paix, mais avant que votre article ne soit oublié, ou que vous ne continuiez à publier ses charmes à mesure que vous les découvrirez, j'ai un tout petit mot à vous dire.

D'abord acceptez mes félicitations pour votre description si savamment conduite: on voit que vos cours d'anatomie vous ont déjà profité. Vous avez bien l'esprit d'observation et le style appropriés pour décrire n'importe quel spécimen de toutes les espèces vivantes. Mais portez ailleurs vos regards, voilà ce que je veux vous dire en guise de conseil fraternel.

En effet vous n'êtes pas le premier à vous essayer dans le genre descriptif mi-flatteur, mi-malin sur l'être en question, et croyez que le dit être n'apprécie pas du tout ce genre de publicité. Aussi je vous engage à vous cacher soigneusement le jour où votre nom arrivera à ses oreilles, car alors les vôtres cuiront sous deux ou trois petites phrases à faire rentrer sous terre tous les étudiants en médecine.

Faites plutôt comme nous, qui avons depuis longtemps déjà dans nos rangs un être comme celui dont vous parlez. Eh bien! sachez que jamais sa ligne de la face antérieure, ni ses mollets ne nous ont impressionnés au point de le lui dire, encore moins de le publier.

Non! crois-moi, mon vieux Marcus, ces êtres rares, pionniers au pays de la culture supérieure dans leur catégorie ont besoin dans leur grande humilité d'une paix et d'un silence profonds grâce auxquels ils atteindront sans bruit la fin de leurs longues études que couronneront d'éclatants succès. C'est alors qu'une publicité bien dirigée leur fera plaisir en leur rendant justice, et entraînera à leur suite tout un contingent d'êtres semblables, promesse de jours bien glorieux pour notre profession.

Alors, entendu n'est-ce pas Marcus? fais comme nous. admire et tais-toi!

Paulus TACENS.

Pharmacie

BIENTOT, aura lieu une réunion intime entre étudiants en médecine et en pharmacie. Il y aura diner, puis une foule de questions seront traitées. Le comité pharmaceutique vise surtout à établir un lien amical, une étroite coopération entre le vieux praticien et l'apothicaire, coopération qui mettra en jeu les intérêts de chacun.

Le pharmacien peut-il au moins compter sur l'ordonnance médicinale? Sans doute, la spécialité pharmaceutique a déjà conquis la faveur du médecin, mais aujourd'hui, il semble que cette amitié a disparu, sinon, tend à disparaître. Mais n'en restons pas là, le mouvement n'est pas assez prononcé, exigeons davantage.

Il est question aujourd'hui de lier les pharmaciens. En arriver à la coopération, à l'intérêt commun, au profit de chacun dans l'union de tous. Cette coopération générale de la profession pharmaceutique serait faite conjointement avec les collègues d'idées semblables, groupés autour d'un centre d'approvisionnement et de création au sein duquel chacun aurait des droits et son mot à dire.

La chose est excellente en soi, mais pourquoi ne pas prolonger la ligne, élargir les horizons et laisser pénétrer l'art médical dans ce but pharmaceutique? Le pharmacien en éprouverait un si grand avantage. D'autre part, c'est la réciprocité, le médecin doublerait sa clientèle. Combien de gens ne voyons-nous pas entrer chez le pharmacien du coin et se plaindre d'un mal, ici, d'un mal, là, d'insomnie, etc., etc.

Quel rôle aurait à jouer alors le chimiste? Diriger son client chez le médecin, lui prouver l'importance d'une consultation médicale. A son tour, le fils d'Esculape prescrit et renvoie le malade à son ami. Combien avantageux serait l'un pour l'autre, ce va et vient du patient et dans son plus grand intérêt.

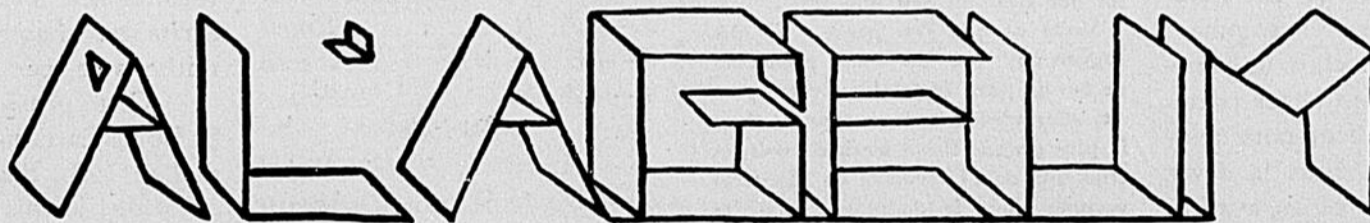
Portons donc à nos savants amis, toute notre attention professionnelle et scientifique et par notre exemple, demandons-leur, leur coopération.

Montrons aux médecins que nous pouvons remplir tous leurs besoins, traitons-les comme des confrères et non comme des étrangers. Invitons-les dans nos laboratoires pour leur montrer nos méthodes de préparation. Suggérons-leur des formules qu'ils pourront facilement prescrire. Tout ceci leur facilitera la tâche et augmentera la clientèle du magasin. C'est la main dans la main qu'il faut travailler. Là où règne la bonne entente, règnent le bonheur et le succès.

Voyons ce que nous dit dans un rapport pharmaceutique, M. A. F. Larose, ancien président de l'Association Pharmaceutique Canadienne: "Depuis quelques années, nous envisageons des problèmes dont nous ne nous attendions pas, c'est-à-dire que depuis que les médecins ont cessé de prescrire ou à peu près, nous nous dirigeons vers des spécialités. Notre profession est négligée et nous nous lançons dans un commerce proprement dit. Plusieurs années, nous sommes restés inactifs, mais notre profession pharmaceutique ne nous a pas préparés à de tels embûches.

La plupart d'entre nous désiraient conserver leur profession, mais nous fûmes obligés pour notre propre existence de choisir le côté professionnel et scientifique des pharmaciens sera réhaussé, et la confiance du médecin sera ainsi gagnée pour le plus grand bien de l'humanité.

Roland MARCIL.



Nouveaux membres. — Bottin gratis. — Drapeau. — Comités de régie. — Quilles. — Privilèges aux étudiants. — Autres décisions.

TROIS heures durant l'Association Générale a délibéré sur des questions qui ne devaient pas vous laisser indifférents.

Les flots d'éloquence de Lévesque, les réparties des autres membres, un sage conseil de l'aviseur et enfin les conclusions pratiques du Président, voici en résumé l'assemblée de dimanche matin.

Nouveaux membres.

Le Président nous met au

courant qu'un nouveau groupe d'étudiants veulent faire partie de l'A. G. E. U. M.

Ce sont les étudiants de l'école d'Optométrie qui semblent montrer un grand intérêt à faire partie de l'Association générale. "Eux au moins" en reconnaissent les avantages.

Comme leur Président, M. Tremblay, est prêt à remplir toutes les conditions "non pas seulement la moitié", aussitôt que les élèves auront payé la somme de \$10.00, ils seront acceptés au milieu de nous avec grand plaisir.

Bottin Gratis.

Comme je vous le disais dans l'article précédent, les officiers

de l'A. G. E. U. M. semblent vouloir faire un effort pour réveiller l'esprit universitaire qui a pour ainsi dire élu domicile dans les bras de M. ... Morphée.

Leur première initiative de ce côté-là, fut de voter unanimement pour que le bottin soit donné gratuitement à tous les membres de l'Association. Il est à noter qu'il sera vendu pour la somme de \$0.15 au commun des mortels...

Drapeau.

L'emblème de notre Université sera présenté officiellement à la Revue BLEU ET OR.

Un projet de drapeau adopté l'an dernier, va être soumis à M. J.-B. Lagacé pour y mettre

une dernière touche artistique.

Comités de régie.

Le Conseil de l'Association générale est actuellement à élaborer un plan qui pourrait donner aux différents comités de régie un moyen d'augmenter leur activité.

La plupart des facultés ont de la difficulté à se mettre en marche. Aussi s'agit-il de trouver une solution à ce problème. Les suggestions n'ont pas manqué, mais le plan aurait besoin d'être mûri et bien déterminé avant de l'adopter.

Le Conseil du mois prochain donnera probablement des résultats plus tangibles à ce sujet.

(A suivre à la page 7)



U. de M. dans la Ligue Mont-Royal

LES succès de notre équipe de hockey l'an dernier dans la ligue Cité et District ont permis cette année notre entrée dans un circuit de plus grande importance, la ligue Mont-Royal.

C'est dire que les étudiants, amateurs de hockey (ils sont nombreux à notre université), seront servis à souhait cette saison, et auront une bonne occasion de faire montre d'esprit universitaire, tout en se délectant. La sage manière de procéder de l'Association Athlétique, comme vous allez le voir, ne justifie-t-elle pas ces prétentions, et n'est-elle pas le présage de plus grands succès pour notre équipe?

Le premier soin de l'A. A. fut de s'assurer les services d'un bon entraîneur, chose qui nous a souvent manqué. Le choix de Monsieur Tony Baril à ce poste ne pouvait être plus judicieux. Nul doute que son expérience comme ancien joueur dans la ligue des banques soit d'une grande utilité pour nos porte-couleurs. C'est lui en effet qui dirigera leurs évolutions sur la glace. Nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue. De plus, la nomination du docteur Réal Lanthier, interne à Sainte-Justine, comme gérant de l'équipe, est bien vue des étudiants, qui ont eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier ses talents d'organisateur.

Chaque faculté a d'abord fourni son contingent de joueurs aspirant à une place sur l'équipe. Ceux-ci ont été astreints à une série d'exercices de culture physique, pour les mettre en forme et les préparer ainsi aux deux premières pratiques éliminatoires, qui se font ces jours-ci sur la patinoire de l'Aréna Mont-Royal. Les plus brillants d'entre les brillants seront choisis pour constituer notre première équipe. Les autres feront partie de notre second club, qui jouera dans la ligue Cité et District et dans la ligue intercollégiale intermédiaire.

Comment saurions-nous attendre un bon rendement de nos porte-couleurs, sans un minimum d'entraînement, si nous ne pouvons nous payer le luxe du maximum? Aussi, notre club de la ligue Mont-Royal, une fois formé, aura au moins trois pratiques avant le début des hostilités. En plus, au cours de la saison, les joueurs auront pratique régulière une fois par semaine. Il serait à souhaiter que l'on trouve moyen de porter le nombre à deux par semaine; le jeu d'ensemble, qui souvent fait défaut à nos joueurs, y gagnerait d'autant.

Parlons maintenant des activités de cette fameuse ligue Mont-Royal, activités qui seront beaucoup plus considérables que l'an dernier, si l'on en juge d'après le nombre des clubs en lice, et d'après le "pep" que les étudiants se proposent d'y mettre. Ce circuit se composera des six clubs suivants: Saint-Michael, les champions de l'an dernier; Saint-Lambert, Villeray, Concordia, Saint-Jérôme et l'Université de Montréal. Quatre clubs joueront chaque dimanche après-midi à l'Aréna Mont-Royal, tandis que deux autres évolueront au nouveau et superbe Aréna de Saint-Jérôme. L'ouverture officielle de la ligue aura lieu, le dimanche onze novembre.

Carabins, vous devez collaborer à l'activité que déploie l'A.A., pour rehausser le niveau des sports à notre université. La collaboration se résume pour vous à bien peu de choses en somme: assister en grand nombre aux rencontres de votre club universitaire, et montrer que moralement vous vous associez à vos porte-couleurs, qui n'en batailleront que plus courageusement pour remporter une vraie victoire. Cette marque d'estime, vous la devez à vos confrères, qui souvent doivent sacrifier des offres avantageuses, pour porter les couleurs Bleu et Or. Qu'on se le dise, et espérons que cette exhortation va porter ses fruits.

François PAQUIN.

"AUX JOUEURS DE HOCKEY"

Tous les étudiants qui portent nos couleurs dans la "Ligue Mont-Royal" et dans la "Ligue de la Cité et du District" DOIVENT se rapporter aux

bureaux de l'Association Athlétique, à la Maison des Etudiants: le VENDREDI, 2 novembre à 7.00 P.M. précises.

Marcel LAFONTAINE, publiciste de l'Association A.

H. E. DESROCHERS

Tabacniste—Salon de toilette—Librairie

AVIS AUX ETUDIANTS

Pour 15 jours

Pipes, articles de fumeur, etc.

En vente à \$1.00.

PL. 0343

3414, St-Denis (près Sherbrooke)

LE QUARTIER LATIN SPORTIF

C'EST parce qu'on vient de me remettre le second numéro de l'hebdomadaire des étudiants, le "Quartier Latin", que j'ai songé à étudier une transformation possible dans le domaine sportif de ces derniers. Qu'on ait amélioré le journal au point de le rendre intéressant et attrayant, c'est bon, mais il reste beaucoup à faire dans d'autres domaines, notamment dans le quartier sportif et latin de la métropole. Nous avons assisté récemment à la défaite glorieuse de Leclerc aux mains de Murray, du McGill. Nous avons à l'occasion, souligné ses lacunes, mais nous lui devons, ici, une espèce d'amende honorable. Sa défaite, il n'en est pas le seul responsable. Il n'a pas, à notre avis, l'encouragement nécessaire pour vaincre, il n'a pas comme ses confrères anglo-saxons les avantages voulus. Et ce qui est vrai dans le domaine du tennis l'est aussi dans celui du hockey, et des autres sports universitaires.

Vous aurez beau crier, gesticuler, barbouiller le noir les feuilles des journaux à grand tirage, rien n'y fera. Il faut agir, et de suite, étudier les causes de nos déficiences et appliquer le baume sur le bobo. Voici en résumé les raisons de notre infériorité:

1. — Les étudiants en général ne sont pas sportifs. Les rares qui pratiquent ont le feu sacré car il faut l'avoir pour continuer en dépit des moqueries multiples et le peu d'encouragement que l'on reçoit.

2. — Les étudiants sportifs ne sont pas aidés, et cela est un corollaire de la première cause. S'ils étaient tous sportifs, on serait forcé de voir qu'ils existent. Ils feraient du bruit, et on les aiderait.

3. — Enfin l'union n'existe peut-être pas encore assez parmi les étudiants.

Mon intention n'est pas de critiquer impunément, mais de tâcher de contribuer au bien de la cause, les carabins feront le reste. Les carabins sportifs surtout, ceux auxquels je fais appel. Qu'ils s'unissent pour former un tout homogène, qu'ils fassent de la propagande auprès des indifférents, qu'ils les amènent au sport!

Croyez-moi, confrères d'hier quand vous serez forts, vous pourrez obtenir facilement les terrains que vous désirez, les franchises que vous réclamez. Enfin, la presse a son mot à dire dans tout ceci. Une campagne serait nécessaire pour répandre le sport à l'université. Cela rapporte moins que de parler des exploits de Baer et de Carnera, mais je m'obstine à penser que c'est un peu plus utile.

Voilà ce que j'en pense. Si mes suggestions ont du bon, prenez-les de bonne part, et faites-en votre profit, elles viennent de quelqu'un dont la plus grande fierté serait de voir les étudiants de l'Université de Montréal occuper dans le domaine sportif la première place, celle qui compte d'ailleurs.

Jean SAIRIEN.

J'ai cru bon de faire paraître dans notre journal cet article paru dans le Petit Journal de dimanche dernier, article qui nous intéresse tout particulièrement. Espérons qu'il portera quelques fruits...

F. P.

QUILLES EN MEDECINE POSITION DES EQUIPES

	G. P. P.
2e année	8 1 16
4e année	5 4 10
3e année A	4 5 8
3e année B	1 8 2

SES MEILLEURS SCORES

Pour une partie	
Poirier 4e,	205
Phaneuf 2e,	166
Bergeron 4e,	162
Gatien 3e B,	160
Meloche 2e,	152

ECHEC DU CLUB DE CROSSE

Dimanche dernier dans l'Aréna brillamment éclairé (?) de l'Académie Roussin, notre club de Crosse subissait sa première et dernière défaite de la saison.

Il est temps plus que jamais de présenter aux étudiants ceux qui se sont battus en leur nom bien que loin de leurs yeux.

Asselin, un de nos meilleurs joueurs, nous vient du club Canadien; Barrette, sait barrer les chemins, joue sur la défense, était autrefois dans le club National de Sherbrooke.

Barsalou, aussi bon à la crosse qu'au goret; Beaudry, porte pour la première fois avec beaucoup de satisfaction les couleurs de l'Université.

Bohémier, vétéran du Sainte-Marie, du Brébeuf, du Ahuntsic et du Châteclerc; Cousineau, Guy, et son frère Philippe, deux coups de vent et doués d'un lancer précis et raide.

Désaulniers, également du Sainte-Marie et du Brébeuf, l'as de la partie de Lachute; Lafleur, ancien joueur du club de Lachute.

Masson, encore un du Brébeuf; Phaneuf, défense solide et bon coureur.

Rochon, notre gardien qui a désappointé plusieurs joueurs adversaires par ses arrêts excitants.

Et "Pit" Dussault, professionnel, qui a prêté beaucoup de son temps à l'entraînement de l'équipe dans les pratiques et à la conduite des joueurs dans les joutes extérieures.

ALIGNEMENT

Archambault	but	Rochon
Leclerc	déf.	Barsalou
Frenette	"	Phaneuf
Royal	avant	Asselin
Foy	Rover	Dussault
Proulx	centre	Desaulniers
Lusignan		Cousineau P.
Poirier		Bohémier
Plante		Masson
Filion		Cousineau, G.
		Beaudry
		Barrette

POINTS

1ère Période

1.— A. R.	Royal
2.— A. R.	Royal
3.— U. de M.	Asselin
4.— A. R.	Foy

2e Période

5.— A. R.	Royal
6.— U. de M.	Asselin
7.— A. R.	Foy
8.— A. R.	Royal

Punition: Royal.

3e Période

9.— A. R.	Foy
10.— A. R.	Royal
11.— A. R.	Royal

Punitions: Royal, Rochon, Bohémier, Cousineau P., Leclerc.

4e Période

12.— U. de M.	Cousineau D.
13.— A. R.	Royal
14.— U. de M.	Dussault

Punition: Foy.

Pour trois parties

Bergeron 4e,	437
Poirier 4e,	412
Phaneuf 2e,	388
Foisy 2e,	384
Thibault 3e A,	368

EN MARGE DES SPORTS

Il fait plaisir de souligner la présence dans nos rangs de nouvelles vedettes du "hockey", aspirant sans doute à maintenir à l'Université la bonne réputation sportive, qu'ils se sont taillée à leur Alma Mater. Un Jean Huguet et un Roland Larivière du Collège de Valleyfield, un Arcade Perrier de l'Université d'Ottawa, un Jacques Lupiens du Collège de Saint-Laurent, un Gérard Fournier et un Roland Mathieu du Collège de l'Assomption, et d'autres encore, que nous aurons l'occasion de connaître au cours de la saison, sont autant de bons joueurs, qui viendront renforcer nos équipes universitaires. A tous nous souhaitons le plus grand succès.

◆ ◆

Il ne faut pas oublier que nous avons un trophée à défendre, la coupe de la ligue Cité et District. Nous compterons de nouveau une équipe dans ce circuit. Souhaitons que nos porte-couleurs y fassent aussi belle figure que l'an dernier, et qu'ils s'assurent encore pour une nouvelle année la possession de cette coupe.

◆ ◆

Le C.O.T.C. de notre université, qui, sous la direction du lieutenant-colonel Armand Hay, compte plus de 300 recrues, est à organiser un gala sportif. Cet événement universitaire aura lieu le 14 novembre au Monument National. Il comprendra entre autres numéros au programme, d'intéressantes rencontres de lutte et d'escrime. Ceux qui voudront aller voir leurs confrères à l'oeuvre passeront sûrement une agréable soirée.

◆ ◆

Il semble que les amateurs de "Basket-Ball" délaissent un peu trop leur sport favori cette année. Il ne faudrait s'exposer à perdre, par manque d'enthousiasme, le prestige acquis l'an passé au prix de valeureux efforts, alors que l'U. de Montréal remportait dans ce domaine le championnat intermédiaire de la province. Inscrivez-vous pour les pratiques, qui ont lieu chaque semaine, au gymnase du Polytechnique, tous les mardi et jeudi soir à 6.15 h. Pour plus amples informations, tous ceux qui s'intéressent à ce sport sont priés de communiquer avec l'Association Athlétique.

◆ ◆

Dans un interview, Monsieur Robert Rumilly, un collaborateur du "Petit Journal", demandait à Marcel Rainville, à qui était dûe sa carrière dans le sport. — "C'est le fruit de ma volonté", de répondre le champion du Canada au tennis. "Petit, j'étais guetté par la tuberculose. J'ai absolument voulu acquérir la santé par les sports. J'ai fait du tennis, du ski, de la natation, du hockey, et même de la marche en raquette."

Je laisse cet exemple à méditer (c'est un choisi entre mille) aux étudiants, qui pourraient avoir une mentalité anti-sportive ou pour le moins trop peu sportive. Accorder son encouragement, surtout à des amis, ça ne fait pas maigrir; au contraire, ça vous donnera une occasion de prendre l'air et de vous dilater la rate... réaction salutaire aux études. Holà Messieurs les étudiants changez de mentalité...

François PAQUIN.

BALLE AU CAMP

Je ne crois pas me tromper en déclarant qu'aucune université canadienne ne possède une équipe de balle au camp bien organisée ou faisant partie d'une ligue de quelque importance. C'est une lacune. Je dirai même que c'est malheureux et vraiment à déplorer. Car ce genre de sport, si coûteux qu'il soit pour les clubs à recettes formidables, n'en est pas moins un des plus grands et un des plus excitants; chaque année il entraîne des milliers, je pourrais des millions de spectateurs à sa suite.

Cette pensée me vient à l'idée juste après le beau triomphe du St Louis Cardinals qui viennent de décrocher le championnat mondial de 1934 dans la Balle au Camp, organisée.

Oh! je vois de suite une multitude de regards courroucés se diriger sur moi, j'entrevois également un tas de questions, prétentions, plaidoyers contre cette fumisterie, prétendent-ils! Des objections? bravo. J'en conçois — j'essaierai même de leur apporter ma plus grande attention et de répondre avec non moins d'équité, — mais toujours des "anathèmes" à chaque idée hétérodoxe... à leur pensée, à leur petit "visu" bien étroit et à leur esprit un peu trop traditionaliste, ah, ça non par exemple et nous discuterons de la question à deux.

Et ce que je dis au sujet de la Balle au Camp, s'applique tout aussi bien au "RUGBY", sport fort captivant, dans lequel... "jadis la France", nous eûmes plus d'une bonne équipe. L'histoire et les minutes de l'Association Athlétique sont là pour nous le prouver.

Mais que vient-il faire dans cette galère à ce temps-ci de l'année celui-là?

Vous réveiller, vous faire toucher du doigt, oui ce doigt engourdi, embourbé, apathique, vous montrer vos lacunes, vous éduquer petit à petit à penser qu'une université de l'importance de la nôtre se doit et je le répète, se doit d'avoir des organisations sportives de ce genre, organisations que toutes les universités anglaises, française ou américaines possèdent et dont elles sont fières.

Voilà le premier mot, j'y reviendrai.

CLEMENCEAU SANS LA POLITIQUE

LA dune! Rempart ondoyant et fauve qui fuit! Dentelure lichée par des vagues bondissantes! Jardin provisoire où chaque rose est un miracle! Voilà l'horizon choisi par Georges Clémenceau!

Là, le naturaliste, "l'épervier" glorieux s'est acheminé vers son déclin. C'est en Vendée que s'est clôt le cercle de sa vie laborieuse.

Au porche de sa chambre, deux bêtes de bronze ancrées dans le sable, offrent leurs symboles. L'une porte une pièce d'argent — c'est la fortune; l'autre, un rouleau, c'est la science.

Dans l'appartement même, on trouve une ambiance oppressante. L'art se mêle au sinistre. On y voit un caïman et une tête de tigre tués par Clémenceau. Sur les murs s'alignent des crânes béants d'animaux sauvages et des armes.

Puis, sur la cheminée, une figurine d'ébène et d'ivoire parle de poésie, de mélancolie et de mystique...

Au milieu des plumes, des papiers, sur la table qui est près de la fenêtre, une coupe contient de la poudre d'or. Clémenceau en a ainsi expliqué le sens :

— L'art grec! le plus sublime! Sagesse et poésie! Homère, Socrate, Phidias, ils sont tous dans cette coupe!

— Quand vous aurez trop des français, mes enfants, filez vers la Grèce, et n'en revenez que quand vous aurez assez des Grecs pour supporter les Français!

René Benjamin qui entendit et recueillit cette tirade, nous apprend qu'en disant ces choses, Clémenceau brandissait l'amphore vers le soleil, dans un geste d'holocauste...

Tout près de la maison du Président, formant terrasse, il y a un fouillis. Il domine la mer. Un parapet repousse efficacement la marée.

Et ce fouillis c'est une bizarrerie de pensées, de lichen, de varech, de soleils, de roses et de pieds d'alouette. Parfois, le jour s'y pose en souriant...

C'est un désordre! Il n'y a pas d'allée comme dans un jardin bourgeois. Il n'y a pas de jet d'eau comme chez Poincaré... Il y a le triomphe de la nature sur le triomphe de la banalité!

Là, selon la clémence de Clémenceau, les plantes ne sont pas importunées. Elles peuvent tomber à droite, à gauche, elles peuvent mêler leur éclosion, leur philosophie, personne ne viendra séparer cet harmonieux mêli-mélo!

A ce sujet Clémenceau déclarait :

— Ainsi, je ne fais jamais la même promenade!

Illusion charmante où les possibilités du rêve...

Clotilde, artiste en son genre, agrémente le soliloque vécu du Maître. C'est elle qui s'ingénie à le régaler, à satisfaire ses préférences. Il y a quelque chose de séduisant, de sublime dans le but des subalternes qui, par leur effacement même, introduisent au cœur des belles destinées, des jouissances enfantines.

Mais c'est l'océan qui a conquis Clémenceau. Il lui a glissé dans sa verve magistrale :

— Viens, je ferai ta retraite vivante, créatrice et fascinatrice. J'évoquerai pour toi, l'Orient extatique et l'Inde aux perspectives roses... Je te suggérerai des comparaisons scientifiques, tout comme tu les préfères. Et mes cadences t'inspireront des leçons humanitaires et des condescendances pour les français que tu accuses.

Je bercerais ton sommeil. Je suis l'ami pour ceux qui n'en ont plus...

Oui chaque flot qui crève sur la dune se répand dans la pensée de Clémenceau.

Mais il reste un révolté. Il est toujours en combat contre l'idéologie, contre ce qu'il ne peut admettre...

Il rage quand on met en cause les lettres sans la science! Il permet l'extase mais décomposée, défaite en parcelles pour en mieux pénétrer l'essence. Surprendre le jeu des ficelles, tout est là... pour lui! Comme s'il n'était pas dérisoire d'effeuiller la rose pour l'admirer!

Il veut la nature, la liberté, le pourquoi, le matérialisme! Il veut cueillir des étoiles! puisqu'il demande l'impossible. L'absolu, la foi, la diplomatie, la république, l'oligarchie, tout cela le fait bondir. Il a son univers.

J'aime, cependant, cette phrase de lui, où enfin il atteint l'équilibre :

— Il y a des savants qui creusent un trou pour voir ce qu'il y a dans la terre mais ils en oublient le ciel, et de l'autre côté il y a des poètes qui marchent le nez au ciel, et ils se fichent par terre dans les trous.

Lorsqu'il se rappelle, tout haut, sa victoire de 18, il avoue avec émotion :

— Je souhaitais mourir sur-le-champs, puisque je n'étais pas fait pour le bonheur.

La gloire l'a couronné! Il connaît les délices d'arracher à l'Allemagne, la France des français! Il connaît donc l'apaisement du désir satisfait

Mais les jours de gloire passent comme les autres.

AU PAYS DES MADELINOTS

3 — Sur les pas d'un "p'tit mousse"

NOUS aurions manqué une belle leçon d'Histoire naturelle, si avant de quitter le pays, nous n'avions rendu visite aux goélands madelinots dans leur retraite préférée.

Le fils "à Joe Arseneau" nous offre son "botte" (bateau) pour cette nouvelle expédition, qu'il nous dit fort intéressante; son jeune frère l'accompagne. C'est un gentil bambin de 12 ans, au regard franc mais sérieux pour un enfant de son âge. Selon l'usage d'ici, nous le nommons le "p'tit mousse", car il a déjà commencé l'apprentissage du métier de pêcheur. Il nous mènera à l'île aux Loups Marins, but de notre excursion, c'est là que nous irons voir les nids de goélands.

Le nom de cette île peut sembler mal approprié, quand on ne sait pas que sa pointe Nord, belle grève de sable, était autrefois le rendez-vous des loups-marins. Les goélands ont aujourd'hui envahi l'île; mais celle-ci a gardé le même nom.

La journée s'annonce radieuse; les pêcheurs qu'un fort vent "du ouest" a empêché de prendre le large, se sont rassemblés sur le quai en quête d'une nouvelle distraction. Avec un geste poli, ils nous souhaitent bonne chance. "Vous allez vous faire soleiller" nous dit un pauvre vieux, accablé par une chaleur de 64 degrés. Mais heureusement nous ne craignons pas les "échauffures".

Il est huit heures lorsque nous démarrons, poussés par la vague et le vent favorables. La barque file à une bonne allure sur la baie d'En Dedans. Celle-ci, cernée par deux îles est beaucoup plus calme que la haute mer. A notre gauche, c'est la Grosse Ile, fort bien nommée, avec ses hauts caps, aux sommets larges et arrondis. Elle est peuplée presque uniquement "d'Ecossois".

A la droite nous avons l'île de la Grande Entrée, long plateau très peu escarpé, et dont la pointe Nord (la dune de la grande Echouerie) soudainement recourbée en angle droit, viendra rejoindre la Grosse Ile. La baie est si peu profonde, qu'à maintes reprises le fond de la barque touche un banc de sable; mais l'accélération du moteur nous dégage bien vite.

L'île aux Loups-Marins se dessine tout à coup dans le lointain; il faut avoir de bons yeux pour la bien distinguer, car elle se confond presque avec l'île de la Grande Entrée, tant elle en est rapprochée. A mesure que nous avançons les oiseaux effrayés par le bruit de notre engin, abandonnent l'île, et viennent voltiger par milliers au-dessus de nos têtes... On peut maintenant mieux distinguer les rivages d'où ils sont partis; ce sont des falaises de grès, d'un beau rouge brique; l'approche en est rendu très difficile car la barque doit reposer au bas sur un récif. Pour descendre il nous faut s'agripper tant bien que mal au rocher; tandis que le p'tit mousse s'est mis à l'eau pour tenir l'embarcation solidement.

Maintenant que nous sommes sur l'île, voilà les oiseaux à la mer; se laissant bercer par la vague, ils semblent nous narguer avec leurs piailllements discordants. Fort heureusement, tous ne volent pas encore, et plusieurs petits sont demeurés en arrière et se sont cachés dans la forêt. En effet, un bois épais de sapins et d'épinettes s'étend au centre de l'île; par contre aux abords de la mer il n'y a pas un seul arbre, mais une large lisière d'herbe abattue et piétinée par les innombrables oiseaux. Parfois en marchant, on rencontre une petite dépression dans le sol; c'est tout le nid des jeunes goélands; pas un duvet pour en couvrir le fond, aucun abri contre le vent et le froid. Dans le but d'habituer de bonne heure, ses petits aux intempéries de l'océan, la mère semble s'être efforcée à leur refuser tout confort, en rendant le nid inhospitalier. Pourtant, quelques uns plus douillets se sont installés un peu plus à l'abri au sommet d'un jeune sapin. Tandis que nous examinons ainsi les nids, notre "p'tit mousse" revient triomphant: en un tour de main il a réussi à capturer deux jeunes oiseaux, encore incapables de voler, mais dont l'oeil est déjà farouche et méchant. L'un d'eux porte un manteau gris perle tacheté de brun; quant à l'autre sa livrée est d'un beau blanc de neige, encore parsemée des

Parmi les joies que goûta Clémenceau, il eût son amitié pour Claude Monet, le créateur des Nymphéas et l'impressionniste amant des paysages et des couleurs!

Quelle splendeur que ces deux intelligences jointes dans l'univers d'un sentiment!

Rien n'est plus frais, plus embaumé, plus imposant sur cette terre qui désenchanté! Rien n'est plus salutaire pour parvenir à la dignité de l'esprit et à la quintessence des tendresses intellectuelles!

Autour de Clémenceau, tout répond à l'appel du goût raffiné. L'ambition la plus ambitieuse est comblée. Le cœur peut tout chérir sauf Celui qui le créa... Aussi, j'imagine que parfois, il est arrivé à Clémenceau de réfléchir sur ce qu'il niait. Embrassé par l'ombre, étreint par la fièvre de la pensée, qui sait, si seul, face à face avec le néant, Clémenceau n'a pas pleuré...

C'eût été là sentir sans consentir... mais c'est un secret englouti par la mer où le soleil, par prudence, se mire mais ne se baigne point.

Clémenceau a sauvé la France. Et si aujourd'hui une nouvelle guerre sévit il se trouvera plusieurs voix pensives ou ardentes pour dire :

— Hélas! Pourquoi n'est-il plus là?...

Gabrielle RAIZENNE.



premiers duvets. Nous les relâchons bien vite pour ne pas nous faire mordre par leur bec vorace. Tous deux sautillent gauchement pour ensuite se diriger sur le bord de la falaise. Hésitant, l'un d'eux se laisse finalement tomber à la mer:

"Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule."

Lâches, voraces et criards ces oiseaux ont été nommés non sans raison, les vautours de la mer. Leur nourriture préférée est la chair des poissons en décomposition et tout autre déchet qui flotte à la surface des eaux; les nombreux coquillages qui jonchent le sol sur l'île, nous attestent que ces oiseaux se régalent également de mollusques.

Mais l'île aux Loups Marins offre aussi un autre intérêt : la forêt. En voulant y pénétrer nous constatons qu'elle forme une barrière infranchissable, et nous devons renoncer à l'idée de la visiter. Cela peut paraître étrange, mais il est plus facile de marcher sur la tête des arbres que de les contourner par la base, tant les troncs sont rapprochés les uns des autres, et les branches enchevêtrées. Ainsi disposés, ils offrent un front uni aux attaques du "soroît", le vent qui leur est le plus dommageable. Un peu plus loin nous avons été à même de constater l'effet du vent sur un arbre isolé. C'est un If canadien; son tronc recourbé s'est couché complètement sur le sol pour se protéger contre la prise du vent; autour de lui les branches s'étendent en cercle formant un épais tapis. Le "P'tit mousse" d'un air savant nous dit que c'est "un sapin traînard", nom bien caractéristique qui lui a été donné, à cause de sa forme étrange et aussi parce qu'il ressemble énormément au sapin.

Mais le soleil commence déjà à baisser, il est grand temps de rentrer. La barque est ancrée à quelques pieds de la côte, et comme la marée, nous a joué le tour pendant que nous étions sur l'île, nous devons nous mettre à l'eau pour la rejoindre. Le "touf touf" du moteur reprend et bientôt nous sommes dégagés du récif où nous étions pris. Une mouette habituée à suivre les navires se pose dans notre sillage, nous lui jetons une croûte de pain; ce n'est plus une, mais trois, cinq, vingt goélands qui surgissent tout à coup, on ne sait d'où, pour venir disputer la proie au premier oiseau favorisé.

Déjà l'île aux Loups Marins n'est plus qu'une ligne sombre derrière nous, et la pointe sablonneuse de l'île de la Grande Entrée s'étale à la sortie de la baie d'en dedans. Au retour d'une longue expédition, comme nous trouvons hospitalières, les pauvres cabanes de pêcheurs qui la couvrent, avec leurs petites cheminées fumantes.

Georgette SIMARD.

A L'A. G. E. U. M.

(Suite de la page 5)

Quilles.

Voici en quelques mots, ce qui a été décidé : chaque étudiant aura droit de jouer six lignes par semaine. Il est bien entendu qu'on ne peut accumuler d'une semaine à l'autre: par exemple, si un étudiant ne joue pas pendant trois semaines, il n'a pas pour cela le droit de jouer dix-huit parties dans une même semaine.

Privilèges aux étudiants.

Afin de faciliter aux étudiants l'accès aux différentes organisations universitaires, le conseil a décidé de faire des réductions et même, dans certains cas, de permettre l'entrée libre aux membres de l'A.G.E.U.M.

Quant aux détails des avantages eux-mêmes, ils seront donnés suivant les organisations qui se tiendront durant l'année.

Pour ce qui regarde la Revue Bleu et Or, on assurera une distribution équitable des billets et une réduction spéciale aux étudiants. Chose certaine ce sera: "Les Etudiants d'abord".

Autres décisions.

Le trésorier a présenté son budget pour l'année 1934-35. Après avoir été discuté il a été approuvé à l'unanimité.

Le conseil a voté une résolution de sympathies à M. Edouard Montpetit pour le deuil qui l'afflige en ce moment.

Marc LACOSTE.

AU THEATRE

"UN PROF' D'ANGLAIS"

SI vous allez au théâtre Stella, au cours de la semaine, je vous garantis un fou rire. "Le Prof' d'anglais", voilà une pièce qu'on ne peut certes pas traiter de banale. M. Régis Gignoux, l'auteur du "Fruit vert", y a caricaturé à traits vigoureux un maniaque littéraire, mordu de l'œuvre Shakespearienne. Malheureusement, M. Grignoux semble envisager son personnage principal comme un fils bien-aimé, en qui il met toutes ses complaisances. Et les autres personnages, victimes de la préférence du dramaturge, traînent du pied sur la scène, flous, amorphes, sans consistance, avec des caractères embryonnaires. Cela crée des inégalités, des hausses et des baisses, constitue en un mot un drame accidenté. Excessivement amusés, nous déboulons subito dans la platitude et l'ennui. Toute phrase, tout mot, toute syllabe prononcée par les vis-à-vis du prof' tend à lui fournir l'occasion de vous exhumer une tirade empruntée à Shakespeare. Et si ces vis-à-vis font un pas de côté, en avant ou en arrière, s'ils inclinent la tête, ou clignent des yeux, se mouchent ou replacent leur cravate, s'embrassent ou se giflent, prient ou blasphèment, c'est uniquement dans le but de procurer au prof' l'opportunité de varier ses tirades.

L'inconvénient est que, aussitôt le prof' retiré dans les coulisses, rien ne va plus; l'auteur perd sa verve, l'intérêt tombe, une espèce d'ombre envahit les décors; et les spectateurs désirent le retour du dieu...

Voyons un peu les incidents qui travaillent à mettre en saillie la poétique manie du professeur Valfine. Le professeur Valfine, je l'ai déjà dit, ne respire que par et à la façon de Shakespeare. La vie n'offre pas une situation, ne pose pas un problème qu'il ne se targue de solutionner à l'aide de "Roméo et Juliette" ou "Le songe d'une nuit d'été".

Valfine n'a pas d'ambition pour deux sous. L'argent ne l'intéresse pas, ni les relations mondaines. Il se serait résigné à passer sa vie à l'arrière-fonds d'une bibliothèque, sale et les cheveux en broussaille, à caresser son "Shakespeare" doré sur tranches, si une jolie femme, poussée par je ne sais quoi, ne l'avait arraché à ce milieu plutôt paisible...

Madame Valfine est tout le contraire de son époux. Belle, intelligente, bien mise, pas du tout romanesque, elle a des ambitions et aime le monde. Aussi ça lui prend peu pour vous charroyer le livresque époux sur une plage à la mode. Le prof' arrive en villégiature avec un ébouriffant bagage de songeries sentimentales, des pantalons trop courts, et une rage de voir la mer, les vagues et les mouettes...

Ici commence un enchevêtrement d'aventures abasourdissantes, aussi inénarrables les unes que les autres. Madame Valfine joue des coudes pour se hisser dans la société, et utilise le prof' à ce dessein. Il ne comprend qu'à demi le jeu de son épouse, et ne se doute même pas, à voir tournailler les hommes autour d'elle, qu'ils pourraient bien la lui prendre. Il a confiance en elle... A la fin, tout s'arrange, et le prof' d'anglais se voit constitué grand professeur...

Il faut voir le prof', installé sur une terrasse de la villa des Liyeux, en train d'enseigner l'anglais à Pascal et Suzanne, deux amoureux.

"Pascal, vos parents haient les parents de Suzanne. Ils vous l'interdisent. Mais vous vous feriez hacher pour ne pas vous séparer d'elle, pour partager jusqu'au bout ses bonheurs et ses tourments! Je vous reconnais bien. Vous souriez à Suzanne... Elle vous sourit... Vous lui parlez... Elle vous parle... Vous êtes Roméo; elle est Juliette. Il faudra vous confectionner une échelle de soie... La mer est à quatre pas, dites-vous, Suzanne? Allons-y! Non! Au travail!"

M. Gignoux a su éviter dans cette étourdissante fantaisie le comique vulgaire et le vaudeville de bas étage... C'est un grand mérite...

Avouons que M. Coedel lui a donné un puissant coup de main, pour ce qui concerne le public montréalais. "Le Prof' d'anglais", c'est la pièce de M. Coedel. Allez-y pour lui; ça en vaut réellement la peine. La scène du Stella n'est pas assez grande, on dirait, pour les tourbillonnements lyriques et les envolées réelles, physiques de M. Coedel. M. Coedel tient un rôle extrêmement difficile. Il amuse tout le long de la pièce... On se demande par moments si le professeur d'anglais, dont parle la comédie, n'est pas M. Coedel lui-même.

Mademoiselle Antoinette Giroux exhibe de jolis costumes, des robes très bien; mais son rôle ne la met pas en évidence. Mademoiselle Germaine Giroux continue à nous montrer de la grâce et de l'ingénuité. M. Jean Riveyre a réussi un Boudouille bon, bon, très bon... Guy Mauffette m'a surpris, mais pas Ferdinand Biondi... Madame Borgos a de la technique...

Somme toute, n'allez pas au Stella pour voir une pièce, cette semaine, mais allez-y pour voir un personnage qui vaut la peine d'être vu...

Jean GOYETTE.

LES SCIENCES

Le fondement naturel du droit de propriété privée

TOUTE réfutation profonde des doctrines collectivistes doit commencer par la détermination d'un fondement naturel au droit de propriété; c'est à la diversité des fondements qui lui sont attribués que tient la disparité des systèmes.

Quelles sont d'abord les principales théories proposées?

En premier lieu, on a prétendu que la propriété (j'entends la propriété privée) était une institution établie par la souveraineté sociale dans l'intérêt public. La source de la propriété serait donc la loi civile. Bossuet disait: "Sans le gouvernement, la terre et tous ses biens sont aussi communs entre les hommes que l'air et la lumière. Selon le droit primitif de la nature, nul n'a de droit particulier sur quoi que ce soit et tout est en proie à tous. Du gouvernement est né le droit de propriété et en général tout droit de propriété vient de l'autorité publique". Pascal, Bentham, Montesquieu, Rousseau, Kant, les législateurs de la Révolution (Mirabeau, Tronchet, Robespierre, etc.) partageaient la même opinion. La propriété serait donc une institution purement civile comme, par exemple, la tutelle ou la dation en paiement, et en sa qualité de création sociale, elle serait de la compétence et sous la juridiction de la société qui posséderait ainsi sur elle des droits qu'elle n'a pas sur la vie, la liberté, les opinions de ses membres.

Cette théorie prête à critique. Si le fait social est la source de la propriété, il faut dire que la propriété n'est pas antérieure à

la loi sociale, à la société. C'est dire que la famille, que l'individu qui ont précédé la société dans le temps comme dans la raison, n'ont pas connu le propre mais seulement le commun, ce qui paraît démenti par les faits. Avant toute vie sociale un tant soi peu organisée, dans les états primitifs de l'humanité, la propriété est un fait universel. Le nomade chasseur comme l'Indien d'Amérique a la propriété de son arc et de ses flèches et du gibier qu'il a tué; le nomade pasteur, comme l'Arabe, de ses tentes, des chameaux et des chevaux qu'il pousse devant lui. Seule, il est vrai, la propriété mobilière apparaît d'abord; c'est que le nomade n'a que faire d'une terre qu'il parcourt sans cesse sans jamais s'y fixer. La propriété foncière sera née quand le premier agriculteur aura ensemencé un champ: ce champ dès lors est son champ.

Les collectivistes partent tous de cette idée que la propriété est une institution sociale: par suite continuent-ils, un changement dans la loi civile peut l'abolir et lui substituer légitimement un autre régime des biens. Suffit-il de répondre: La société n'a pas été libre d'instituer la propriété, qui lui a été imposée comme la condition de la liberté civile et politique? Cette réponse n'évite pas la première objection.

La seconde théorie soutenue par plusieurs philosophes et la plupart des économistes fait de la propriété une création de la liberté et par suite, comme la liberté, un droit antérieur et supérieur à la société. L'argument

principal qu'on invoque est le suivant: l'homme est propriétaire de ses facultés, de ses membres, de son corps, de lui-même; l'homme s'appartient. Cette propriété fondamentale, qui s'identifie avec la liberté, passe par extension aux instruments des facultés de l'homme. Ainsi naît la propriété mobilière ou la "personal property" du Common Law anglais. Puis par un développement de cette dernière surgit la propriété foncière. L'argument, qui est celui de Mercier de la Rivière, de Destutt de Tracy, de Cousin, de Thiers, de Bastiat, me paraît inepte car il repose sur une équivoque verbale. Je dis: mon corps, mon père, mon champ; c'est le même possessif, mais il a trois sens. Quel droit de propriété ai-je sur mon père? Je n'ai pas de propriété sur mon corps, ni sur mes facultés, car elles sont moi. La propriété en effet comme tout droit patrimonial consiste essentiellement en une relation, un lien du sujet à l'objet; elle implique donc nécessairement deux termes. Or, dans l'hypothèse de la propriété du moi sur le moi, il n'y a évidemment qu'un terme: le moi, et il est clair qu'une relation, un lien n'impliquant qu'un seul terme sont choses absolument inconcevables. Les mots: propriété du moi sur le moi, ou "auto-propriété" détruisent donc la notion essentielle du droit de propriété. Le moi n'est pas la propriété du moi, il EST le moi. De plus aucune partie du moi ne peut être propriété du moi, car alors elle en serait séparée, et le moi ne serait plus le moi. La liberté est donc irréductible à la

propriété. Autre considération. Si je m'appartiens, j'ai le droit de disposer de moi-même, de m'aliéner à autrui, de devenir son esclave. La seule solution possible dans l'hypothèse, serait de déclarer que le droit de propriété du moi sur le moi ne comporte pas l'aliénabilité. Etrange propriété.

La vérité est que l'homme, l'homme individu, antérieur à l'homme social, supérieur par essence et par fin aux biens de son univers, s'est primitivement servi comme propriétaire privé et pour son usage, des choses qui lui étaient ainsi subordonnées dans la nature. Une société survenant dans la suite par la multiplication des individus, elle a dû respecter les droits acquis par les hommes avant sa constitution. Il était naturel à l'homme qu'il se servit de ces choses à cause de leur subordination essentielle, et ces services que l'homme demandait des choses ne pouvaient être que ceux que demande un propriétaire de ses biens. La société naissante a dû respecter cet état de choses; mais un nouveau facteur entrainé en jeu avec elle: celui du conflit possible des droits entre les individus et entre les individus et la société. C'est pourquoi, tout en conservant le droit de propriété qui était de droit naturel, elle avait le devoir et le droit d'en régler l'exercice et d'en limiter l'exercice dans l'intérêt commun.

André FORGET,

e. e. d.

A MONTREAL
TOUS LES DEUX

LA semaine s'est passée dans la tranquillité. Aucun événement transcendantal n'est venu rompre la monotonie de mon existence.

Chez Ninon rien de nouveau non plus. Calme plat. Sérénité complète dans les deux camps.

Dans notre Montréal, ville idéale et bien aimée, pas d'événement mirifique, pas d'aventure extraordinaire.

Les meurtriers au grand désespoir des quotidiens à grand tirage semblent tous être partis pour la chasse à la perdrix. On m'a dit que les lettres majuscules des grandes occasions, inactives, se couvrent de vert de gris dans les placards. C'est sans doute pour les déverdriser un peu qu'un journal du matin a déveillé en lettres grosses comme le poing un gigantesque scandale politico-impérialiste.

A défaut de tueurs, on narre avec maints débats la vie misérable de la délicieuse jeune fille qui au cours d'une crise de nerf a délicatement occis son charmant petit ami avec un couteau de cuisine. Je me suis toujours demandé pourquoi notre volumineux journal montréalais ne

consacrait pas au moins une fois la semaine un "supplément" renfermant les photographies en couleurs de nos sympathiques assassins et de nos moins sympathiques filles publiques. Ne serait-ce pas mieux que de nous obliger à compter sur nos doigts les membres de nos nombreuses familles, ou à admirer la jolie tournure de nos pompiers et agents de circulation? Mais, grâce à Dieu, il y a les accidents. Nombreux ceux-là. Grâce à eux notre population intellectuelle et cultivée peut continuer à se renseigner et s'orner l'esprit.

On parle d'un chemin sur la montagne. Très bonne idée! Un médecin me disait dernièrement, que le fait de déambuler une heure dans une rue encombrée d'automobobies puant la gasoline est plus mauvais pour l'organisme que de fumer trente cigarettes par jour. Il est normal que sous un régime démocratique les écuyers et amazones, les promeneurs solitaires ou accompagnés, les skieurs en hiver s'intoxiquent aussi quelque peu les poumons. Et puis il y a tant de médecins sous le secours direct.

Plus il y aura de malades dans les hôpitaux plus on aura besoin de leurs services! Il est normal que chacun gagne sa vie. Et puis argument primordial: il y a déjà sur la montagne un tramway qui marche à plein rendement, pourquoi n'y aurait-il pas une route carrossable. Donc, vivent nos édiles, et bon succès dans leurs entreprises.

J'ai amené Ninon au premier débat universitaire. Elle a attrapé le béguin pour Paul Leduc. Depuis ce temps elle ne parle que de lui, de sa voix angélique, de sa grâce, de sa jolie prestance. Il est vrai qu'à entendre ce champion d'éloquence on a une idée de ce que devrait être un Bossuet ou un Briand. J'ai entendu une admiratrice de notre orateur lui avouer avec des yeux embués qu'elle adorerait voyager en sa compagnie, "car, dit-elle, vous devez sentir mieux qu'un autre les beautés d'un endroit et la poésie qui se dégage d'un paysage". Bravo Monsieur Leduc.

Lundi soir, dîner aux huîtres à la faculté de droit. Ninon veut venir. Impossible. Tout se passe dans un

ordre parfait. Après le frugal repas, les discours pleuvent, puis tout le monde va gentiment se coucher vers neuf heures. Oh! belle et douce jeunesse!

Le théâtre Stella offre cette semaine un spectacle de chose — "Le Prof' d'Anglais" chef d'oeuvre d'un écrivain universellement connu présente une lutte psychologique réellement Cornélienne. La lutte de la réincarnation du poète falot: Shakespeare avec un vieux faune un peu fouine, qui consumé jusqu'aux os par un amour pur chaste et sans borne, offre à la femme du Shakespeare réincarné, une polie villa au bord de la mer, afin de la voir, plus souvent. Quel désintéressement. Tout dans cette pièce est épique et charmant. Et quel jeu chez les acteurs! Germaine est délicieuse, en jeune amoureuse, sportive et moderne. Ce rôle de jeune fille de 17 ans lui va comme un gant. Il sied à sa grâce ingénieuse et à sa taille svelte et mince. On verra bientôt l'exquise Germaine dans un rôle de bébé naissant et Olivette Thibault en vieille duègne. Tout cela est très bien. Longue vie au théâtre Stella!

Quant à Ninon toujours très jolie de face de dos et de profil. Quelquefois cependant le soir elle a des idées gris-bleu qui la font semer l'anathème sur tout et sur tous. Heureusement que son caractère ne déteint pas.

PRAVIEUX.



La teste bien faicte



"PAPINEAU" (1)

"A Monsieur Louis Pelland en très cordial hommage ce livre où j'ai mis, à défaut de talent, beaucoup d'affection profonde pour ma patrie d'adoption."
Robert RUMILLY.

VOILA en quels termes M. Rumilly présentait son nouveau volume à notre rédacteur en chef. Dans les pages qui font l'objet de cette critique nous trouvons beaucoup d'affection, il est vrai, mais aussi beaucoup de talent. Une affection sincère pour cet homme puissant que fut Papineau et pour le pays qu'il servit avec tant de désintéressement; un talent fait de clarté et de vie qui embellit tout ce qu'il touche et le rend attrayant.

Papineau! Nom de paladin pour les uns, nom d'exalté pour les autres; pour tous figure tourmentée. En effet, des nombreux héros de notre histoire politique, nul ne reçut tant d'hommages, nul ne fut si complètement mésestimé.

Ce fut une carrière bien remplie que la sienne. Né en 1786, Louis-Joseph Papineau reçut une forte éducation de son père, Joseph Papineau, notaire et député. A l'âge de 24 ans, Louis-Joseph siégeait à la Chambre d'assemblée en même temps que son père; en 1814, il était élu président de la même Chambre et en 1820, à l'âge de 34 ans, l'Angleterre le nommait membre du Conseil exécutif, fonction qu'il refusa toujours de remplir.

Son influence était donc considérable aussi bien sur l'âme du peuple canadien qu'auprès des ministres anglais. Il était doué de cet ascendant qui subjugué les foules et possédait en outre des manières de gentilhomme que reconnaissaient tous ceux qui l'approchaient. Lors de son voyage à Londres effectué en vue d'empêcher la passation de l'acte d'Union des deux Canadas, certain seigneur anglais disait de lui qu'il était "le plus moderne et le mieux élevé à la fois des gentilhommes."

Mais qu'importaient à Papineau ces flatteries puisqu'il avait décidé la Chambre anglaise à rejeter le bill d'Union? Que lui importait, plus tard, qu'on le traitât de Sémite lorsqu'il réussit à faire reconnaître les droits civils des Juifs et leur pouvoir de siéger au Parlement? Que lui importait qu'on le prit pour un anticlérical dans la question du bill des Fabriques? Il voulait que les marguilliers fussent nommés par les paroisses, non par le curé comme c'était la coutume, et il obtint gain de cause. Que lui importaient les remontrances des gouverneurs dans sa lutte contre eux pour obtenir un Conseil législatif électif? Toujours, il fut sincère et intègre, ne s'arrêtant jamais aux compromis parfois utiles, souvent honteux. Il put dire avec raison au terme de son existence mouvementée: "Nous avons tout fait pour le peuple. Rien pour nous".

C'est à cause de cette intégrité et de cette sincérité que l'on doit pardonner beaucoup à Papineau. Cependant il est difficile pour les historiens de ne pas lui imputer, à lui et à ses amis, les méfaits de la Révolution de 1837 qu'ils ont provoquée plutôt qu'ils ne l'ont désirée.

Là-dessus, nous aurions aimé connaître l'opinion de M. Rumilly; mais quand il s'agit de juger une période difficile, l'auteur glisse avec une noble aisance, sans trop se compromettre. S'il lui arrive de se prononcer, nous avons des jugements comme ceux-ci:

Sur Washington: "Médiocre soldat qui fit lâchement massacrer le parlementaire Jumonville. . . et dut signer l'humiliante capitulation de Fort Nécessité."

Sur l'ascendant de Papineau: "Si l'on estime que d'avoir été le héraut d'un peuple, à une heure de son histoire, a son prix, il faut envier à Papineau ces minutes ardentes".

Laissons à d'autres le soin d'éclaircir le drame de l'assassinat de Jumonville; quant à traiter un général de médiocre soldat parce qu'il perdit une bataille alors que toute une nation lui doit sa liberté à cause de son esprit d'initiative et de son dévouement. . . voilà qui est un peu fort. Il est bien hasardeux, aussi, d'affirmer que Papineau fut le héraut du peuple canadien à une heure de son histoire. La carrière véritable du tribun commence avec la proclamation des "quatre-vingt-douze résolutions". Or, c'est justement après la publication de ce manifeste que le bloc canadien-français se désagrégea pour la première fois. Neilson, Cuveillier, Quesnel, ces apôtres de la première heure, ne pouvaient suivre "le maître" en acceptant une doctrine "aux tendances révolutionnaires, avec un fort penchant pour la république voisine". Les prêtres, ces conseillers sages, qui avaient conservé à la colonie son caractère catholique et français, devaient aussi repousser ces principes qui sapèrent l'autorité et rendaient le pouvoir impossible. Le peuple même, surtout celui des campagnes, était indifférent à ces querelles. La meilleure preuve du fait que nous avançons est que, aussitôt les premiers troubles de 1837 survenus, de toutes parts, le gouverneur Colborne recevait des lettres dans lesquelles les Canadiens français s'empres- saient de dénoncer cette manière d'agir et juraient de leur loyauté envers la Couronne britannique.

UNE VISITE CHEZ LE PERE DUMOUCHEF

VOUS avez tous une notion assez vague de la vie du gardien de phare, vous vous imaginez plus ou moins sa physionomie, soit pour en avoir entendu parler un peu à l'école, soit pour en avoir vu une photographie, ou mieux encore une peinture; mais rares sont ceux d'entre vous qui avez eu le privilège de voir chez eux ces vaillants fonctionnaires, isolés dans les phares, à la merci des vents, des tempêtes et de l'ennui.

Je viens donc vous dire quelques mots de la vie d'un de ces vieux, cuits par le soleil, les grands vents et l'air salin.

Par un beau dimanche après-midi du mois d'août, nous rendions visite au père Dumouchel, gardien d'un phare situé en territoire de Terre-Neuve, au cap Race, sur la pointe sud-est de l'île.

Le père Dumouchel, un bon vieux de la vieille, nous reçut avec toute la cordialité que les gens du Cap lui connaissent. Barbe blanche, petits yeux clairs enfouis sous une broussaille de sourcils qui se confondaient avec sa barbe, pommettes saillantes d'un brun hâlé, où couraient une multitude de petits filets rouges, enfin, une tête couronnée d'une toison d'un blanc de neige, où les rayons du soleil faisaient jouer des reflets d'argent, toute cette harmonie de traits reflétait un je ne sais quoi de doux, d'accueillant et de sympathique à la fois. Chaussé de grosses galoches, habillé d'étoffe du pays, fumant son énorme pipe de plâtre, le père Dumouchel nous reçut dans son petit hameau, au bas de la grande tour.

Après l'échange d'une grosse poignée de main, le père Dumouchel, devant notre anxiété de monter au sommet du phare, ouvrit la marche, ou plutôt la "montée".

Tout le long de cette ascension, nous harcelions de questions notre guide qui satisfaisait notre curiosité avec un gros rire et un air de professeur.

— Dites-donc, père Dumouchel, quelle est la hauteur de ce phare?

— Cent cinquante-cinq pieds d'haut, mes amis, et y faut qu'ou l'monte deusse fois par jour, l'p'tit fils et moi. C'est pas haut comme à Belle-Isle où y a un tour de quatre cent soixante-dix pieds d'haut.

— Et que faites-vous là-haut durant les longues nuits que vous y passez?

— On surveille, pis on tue l'temps comme qu'on peut. Quand l'père Denis vient jouer ou partie de dames, ça va ben, mais quand qui peut pas v'nir, l'gosse à ma fille monte.

La conversation se poursuivit ainsi jusqu'au haut de la tour.

M. Rumilly ajoute ailleurs que "le malheur de Papineau est d'avoir vécu un demi-siècle trop tôt". Nous avons lu quelque part, dans Lacordaire, que "c'est le propre des grands coeurs de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer".

Ce ne sont là que détails, me direz-vous. Oui, mais des détails dont la portée amplifie singulièrement la responsabilité de Papineau dans ce drame de notre existence nationale et sur lesquels il n'est pas bon de se prononcer à la légère.

Malgré tout, nous ne voulons aucunement chercher noise à l'auteur du volume en question et nous nous empressons d'ajouter que son livre est fort bien écrit, dans un style souple et châtié. Pour l'historien, il n'offre aucun document nouveau; le profane y trouve une figure bien bossée du patriote incorruptible que fut Papineau.

Jules LEGER.

(1) En vente à la librairie Déom, \$1.00.

ERRATUM

M. J.-M. Naldt nous fait remarquer que dans son article de la semaine dernière, paru ici-même sous le titre: "En écoutant Jacques Maritain", une omission importante rendait inintelligible la 3e phrase du 2e paragraphe. Cette phrase devait se lire comme suit: "Quelle phrase bien construite, équilibrée comme l'esprit dont elle est la forme matérielle".

"LA RIVIERE-A-MARS"

Par DAMASE POTVIN.

AYANT passé la majeure partie de l'été sur les bords mêmes de cette belle "Rivière-à-Mars", j'ai été doublement attiré par ce titre qui me promettait une histoire de ce "plaisant pays de Saguenay" où je me suis tellement plu et auquel la cordialité de mes hôtes m'a attaché pour longtemps.

La "Rivière-à-Mars" est l'histoire des fameux (prononcer "fâmeux", à la mode du Saguenay) Vingt-et-un, les premiers colons de la Baie des Ha! Ha! c'est-à-dire que la première partie du volume leur est consacrée, et que la seconde traite uniquement du destin d'Alexis Picoté, leur chef.

On souhaiterait mieux comprendre le dessein de l'auteur: a-t-il voulu faire un roman historique et nous raconter les difficultés de la colonisation dans le Saguenay il y a cent ans (98 exactement) ou a-t-il simplement voulu peindre un paysage autour de la tragédie d'un homme de la terre qui voit son oeuvre tomber en des mains étrangères parce que son fils est attiré par l'éclat des villes? Dirai-je que la composition ne me semble ni assez générale ni assez particulière? En effet, nous n'avons pas le droit de considérer Pierre Maltais comme le type des fils des premiers colons — déserteur et traître à la terre; d'autre part, l'espace qui est accordé matériellement à ce drame ne permet pas d'en faire le centre absolu du livre.

On aurait voulu pénétrer davantage dans l'intimité de ces premiers colons du Saguenay, les entendre parler plus souvent. La narration est trop continue. Le lecteur ne peut pas fixer son imagination sur la couleur d'une chemise, la forme d'une table, le tic nerveux d'un bûcheron, le babillage d'une femme, enfin sur les travers et les particularités de caractère qui eussent individualisé les personnages, les détails matériels qui donnent du relief et créent l'atmosphère où se déroule un drame ou une aventure.

Le cadre est dessiné à la perfection: la forme des rivages de la Baie des Ha! Ha!, la couleur et l'aspect de la Rivière-à-Mars, l'odeur du sol et la douceur du ciel, tout y est, comme dans un tableau de Clarence Gagnon. (Sans doute, eussé-je aimé entendre nommer par leur nom un plus grand nombre de plantes et d'arbres; mais ce doit être là, déformation professionnelle.)

Comme étude de moeurs, "La Rivière-à-Mars" nous restitue, dans son ensemble, les conditions pénibles de colonisation de ce temps-là, auprès desquelles le sort de nos colons de l'Abitibi en 1934, est enviable. Ces conditions sont énumérées, mais collectivement, abstraitement, pour ainsi dire! On voudrait voir dans chaque cas, soit un colon qui, la hache sur l'épaule enfonce dans la neige jusqu'aux jarrets; une femme se débattant contre les maringouins (il y a une telle scène, mais incomplète), etc., etc... Enfin, ce qui manque, c'est qu'on ne voit pas: les personnages sont des symboles qui n'ont pas de visage.

En somme, je me fais peut-être ici le champion du roman anglais et américain — soucieux du détail, de l'atmosphère et de la psychologie plus que de l'idée et du symbole. Je suis prêt à avouer cette tendance.

Ce qu'ayant dit, je trouve encore beaucoup à admirer dans "La Rivière-à-Mars". Nous avons peu de livres écrits dans un français comparable à celui de M. Potvin qui nous peigne — sous forme romanesque — la vie de nos ancêtres et qui nous les fasse voir "à l'oeuvre". On s'est beaucoup extasié dans des discours plus ou moins ronflants sur leurs rudes travaux sans en avoir jamais eu une idée exacte. Il est temps qu'une génération de jeunes romanciers — s'adonnent à l'étude sérieuse et approfondie de notre histoire (et les documents ne manquent pas!) — nous fasse mieux connaître quelle fut la vie de ces ancêtres que les jeunes patriotes prétendent imiter. Les ouvrages d'histoire pure ne seront jamais aussi répandus que ces moins indigestes ouvrages de littérature plus apte à remplir les loisirs — si rares, d'ailleurs! — des carabins.

Remercions M. Potvin de sa contribution à notre littérature canadienne. Il a fait d'Alexis Picoté un type. Il a écrit des pages émouvantes et a su — presque toujours — résister au désir de tirer une leçon de la vie de ces nobles colons qu'il nous présentait. Quand j'ai fermé ce livre, ma curiosité n'était pas satisfaite: j'aurais voulu connaître davantage les désirs secrets et les ambitions de ces pionniers, leurs rapports avec la Compagnie Price qui les exploitait peut-être alors comme plus tard. Mais j'ai conservé de ces pages quelques belles images, quelques paroles émouvantes sur la terre, sur la forêt, sur le blé, que j'aurai plaisir à retrouver plus tard.

Pierre MACKAY-DANSEREAU

La Trappe, 20, 10, 34.

NOTRE ENQUETE

En cas de guerre vous enrôleriez-vous?

DEPUIS juillet dernier le spectre d'une nouvelle guerre mondiale se dresse à nouveau devant un monde sous l'effet des secousses de 1914 et 1929. La marmite balkanique après les assassinats de Dolfuss et d'Alexandre Ier a atteint son point maximum d'ébullition. Un léger surplus de vapeur la fera sauter en propageant dans le monde entier le feu d'une nouvelle guerre plus dévastatrice et plus mortelle que toutes les précédentes.

L'enquête qu'a inaugurée le "Quartier Latin" au début d'octobre ne manque donc pas d'actualité. Au contraire, elle nous enseignera beaucoup de choses inconnues; elle nous montrera la réalité dans toute sa nudité; elle nous rappellera, qu'avant longtemps peut-être, nous qui voyons déjà un avenir brillant s'ouvrir à notre destinée, devons nous enrôler tout comme nos aînés de 1914 pour aller servir de chair à canon et augmenter les dividendes payés à DuPont, Krupp, Schneider et consorts.

En cette année 1934 que pense la jeunesse étudiante de la guerre? Rien. Elle voit s'agiter le monde des politiciens et des diplomates autour des traités (chiffons de papier si vous préférez). Elle observe les alliances se former et se briser souvent avec fracas. Elle est témoin de l'antagonisme toujours grandissant qui sépare les peuples les uns des autres. Elle entend parler de désarmement, de réarmement, et d'armements. Devant toutes ces convulsions spasmodiques d'une humanité droguée par tant de fausses théories, qu'elles s'appellent communisme, socialisme, nationalisme, le jeune homme est passif. La vie de tous les jours et des problèmes d'un ordre plus restreint retiennent son attention. Cependant si dans l'ensemble nous n'avons pas d'idées définies sur la guerre et sur notre participation éventuelle, en particulier nous devons en avoir et grâce au "Quartier Latin", nous pouvons les exprimer.

Pour répondre à la question avec clarté et précision, étudions le problème sous trois aspects différents: 1o La France et l'Angleterre combattant côte à côte. 2o L'Angleterre aux prises avec la France. 3o L'Angleterre ou le Canada en guerre avec les Etats-Unis.

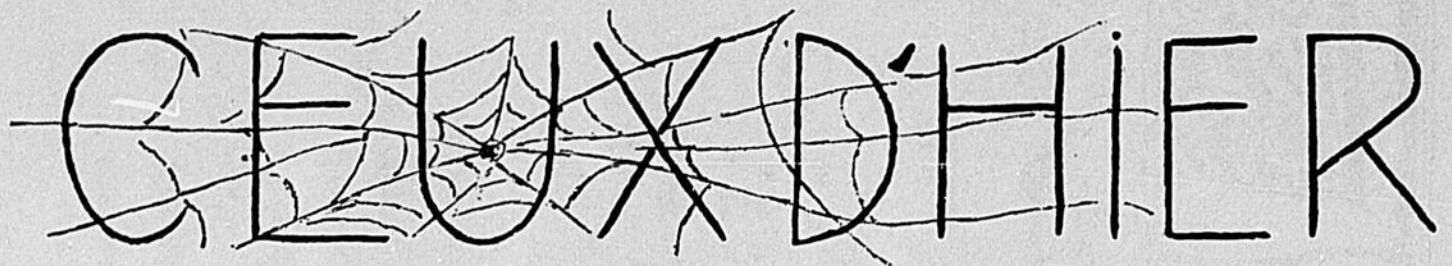
Ne nous faisons pas de vaines illusions, coloniaux nous le sommes pour longtemps encore, et à ce titre nous devons participer aux conflits britanniques. Sir Wilfrid Laurier parlait juste lorsqu'il déclarait: "Quand l'Angleterre est en guerre le Canada est en guerre". Il est plus que probable que lors du prochain conflit mondial (ça ne saurait tarder), la Grande-Bretagne et la France seront alliées. Malgré que l'on trouve stupides et insensées ces tueries en masse, ces boucheries sans précédents historiques, ces bacchanales de la mort, il nous faudra aller nous battre ou plutôt nous faire tuer, que ce soit physiquement ou moralement. Cependant si c'est pour la France, non pas pour son gouvernement d'athés, nous le ferons avec moins de répugnance, même avec du sentiment, car se faire déchiqueter ou empoisonner pour la langue et la civilisation française c'est montrer que l'on sait apprécier les valeurs humaines, que l'on connaît le beau et le vrai.

Toute différente sera l'autre alternative, c'est-à-dire la France et l'Angleterre aux prises l'une contre l'autre. Le problème peut se poser aussi n'est-il pas superflu d'y penser. Combattre la France, le Canada français le peut-il? le fera-t-il? Dans l'ensemble une réponse est difficile à trouver, car nos sentiments à l'égard de notre mère-patrie (je n'ai pas à dire que c'est la France) sont très complexes et ne sont pas unanimes, cela pour des raisons que je n'ai pas à expliquer ici. Personnellement je ne lèverais pas le petit doigt contre la France, mais je le lèverais volontiers contre ses ennemis quelqu'ils soient et j'espère que tous mes compatriotes agiront de la sorte.

Nous envisageons au troisième point la perspective d'un conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Le Canadien-français dans le cas échéant suivrait-il l'exemple de ses ancêtres de 1776 et de 1814, c'est-à-dire combattrait-il le stupide et insolent pan-américanisme se manifestant sous la forme belliqueuse. Tout naturellement, il le faudrait pour demeurer français, pour demeurer logiques avec nous-mêmes, fidèles à notre âme et à notre esprit traditionnels. Le "melting-pot" de nos voisins aurait vite enlissé notre civilisation, notre langue et notre religion dans cette fange du matérialisme anglo-américain, l'orgueil et la gloire de nos voisins du sud.

Sommairement voilà l'opinion d'un jeune quant à notre participation au prochain conflit mondial. En soi, la guerre ne vaut pas les considérations qu'on lui apporte, car en un siècle où la courbe de la civilisation aurait dû atteindre un maximum de progrès, l'on peut difficilement concevoir la hâte et la précipitation de nos gouvernements à fourvoyer les peuples dans un nouveau gouffre de feu, de gaz, de poisons, de sang, et de débris humains. Faisant partie de cette humanité malheureuse nous acceptons la guerre, nous laissons notre instinct animal étouffer les cris de notre raison et tête basse nous nous dirigeons vers le champ de bataille comme le mouton vers l'abattoir. La seule différence entre nous et le mouton c'est que ce dernier satisfait un besoin humain tandis que le futur soldat qui répandra son sang contribuera à remplir les goussets des "philanthropiques" manufacturiers d'armements.

Jean LECLERC, H.E.C.



Mon cher ami,

Vous voulez des souvenirs pour les lecteurs d'un QUARTIER LATIN transformé, de votre journal d'étudiants qui se rapproche d'une formule dont nous rêvions il y a quelques treize ans. Je ne me dérobe pas, ne serait-ce que pour saisir ainsi l'occasion de vous apporter les modestes compliments d'un jeune "ainé". Format, mise en pages, caractères, rubriques, illustrations: rien ne ressemble moins au QUARTIER LATIN d'hier, lui-même successeur de L'ESCHOLIER et de L'ETUDIANT, que le QUARTIER LATIN d'aujourd'hui. D'autres vous l'ont dit déjà. Je le répète avec une conviction d'autant plus profonde que j'ai été moi-même, pendant plus de deux ans, rédacteur en chef de l'ancien hebdomadaire.

Vous êtes, il me semble, dans la bonne voie. Vous faites ce que plusieurs de vos aînés auraient voulu faire. Là où nous étions cinq, vous êtes vingt ou trente. Les circonstances vous aident; mais vous savez également tirer profit des circonstances. La jeunesse commence à pratiquer les mouvements d'ensemble, parce que jamais peut-être elle ne s'est vue aussi directement menacée. Elle commence à comprendre qu'elle trouvera son salut en elle-même, et, qui sait? le salut de notre société par surcroît. Qu'elle soit combative et ardente! Lorsqu'elle veut blâmer, mépriser, réclamer, — c'est son droit — qu'elle sache faire les distinctions qui s'imposent. Pas plus aujourd'hui qu'hier l'injure ne cesse d'être l'argument des sots. La jeunesse veut des actes. Elle en pose. Très bien! Mais qu'elle ne rejette pas tout d'un passé qui eut du bon, où il y a des enseignements à prendre. Entre les étudiants d'aujourd'hui et ceux d'hier, la différence n'est peut-être, pas, après tout, aussi grande; et, si je me reporte treize ans en arrière, pour répondre à la demande qui m'est si gentiment adressée, je retrouve les mêmes ardeurs, les mêmes rêves, les mêmes déceptions.

"Le monde, me direz-vous, n'était pas aussi malade". Pardon! Il l'était, mais sans le savoir, sans le dire par conséquent. En tout cas, notre petit monde universitaire, lui, criait alors son mal.

Une première fois, en 1919, alors que l'indépendance venait d'être conquise de haute lutte, l'incendie avait ravagé l'immeuble de la rue Saint-Denis. Il n'y paraissait plus parce que, ne voulant pas trahir trois générations d'hommes de robe, je commençais mes études de droit en septembre 1921. On parlait alors de souscriptions qui devaient bientôt permettre à l'Université de s'installer dans ses meubles et donner à notre ville une institution d'enseignement supérieur digne des Canadiens-français. Après avoir, pendant cinquante ans, distribué presque uniquement l'enseignement professionnel, l'Université tendait à se parfaire, en organisant, au moins sur un pied d'égalité avec l'autre, l'enseignement supérieur qui reste, quoi qu'on dise, sa première fonction. L'argent péniblement amassé allait le lui permettre. Mais voilà qu'en novembre 1921 un second incendie arrêta un essor aussi prometteur. Les étudiants en droit n'ayant, paraît-il, besoin que d'une salle de cours et de professeurs plus ou moins pressés de donner leurs leçons, nous n'étions pas les plus durement atteints par l'épreuve. L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales nous hébergea pendant quelques semaines; puis nous revînmes rue Saint-Denis. L'espoir aussi revint dans nos âmes; espoir qui reposait sur la générosité, l'esprit de corps et la fierté de nos compatriotes. J'ai retrouvé un article que j'écrivais sur l'oeuvre universitaire, au lendemain du second incendie, dans le QUARTIER LA-

TIN dont, par la grâce d'Errol Boucher — le pauvre! qu'est-il devenu depuis! — j'étais le rédacteur en chef. Les mêmes mots, traduisant les mêmes idées, pourraient s'appliquer aujourd'hui à une cause qui n'a pas encore recueilli, hélas l'unanimité des suffrages.

Peu à peu cependant, notre Basoche se transformait. L'Association générale venait de naître — en 1920, je crois — oeuvre de Bourdon, de Boucher et de Dubé entre autres. Elle allait permettre l'action collective sans étouffer l'initiative personnelle. Ses réglemens, en tout cas, mettaient fin aux campagnes électorales qui, jusque là, initiaient les jeunes, combien tristement parfois! aux beautés de la démocratie et du suffrage universel. J'ai assisté à la dernière campagne du genre, pour l'élection du Bureau de la Faculté de droit. J'entends encore la voix à trémolos de Liguori Lacombe, toute pénétrée d'un bon whiskey, et qui couvrait les murmures de quelque 100 électeurs groupés dans la salle du "Ritz-Gagnon" où avait lieu la votation et où flottait un nuage de fumée aussi épais qu'un brouillard de novembre. J'étais moi-même candidat au poste de conseiller de première année. Je fus battu. Mon adversaire était plus rond, plus souple, plus "populaire", et j'avais commis la maladresse de me fâcher le jour de la nomination en le traitant de "bouché". Je ne suis pas encore revenu du dégoût que m'inspira, à cette occasion, la carrière politique en régime démocratique...

Tous mes soins allèrent au QUARTIER LATIN qui s'imprimait, à cette époque, chez le père Ménard, un brave vieux, si poli! dont l'atelier était situé rue Saint-Dominique, près de la rue Lagachetière, en plein quartier de maisons d'illusions. Boucher et moi allions faire la mise en pages les mardi ou mercredi soir, jusqu'à minuit. Ce n'était pas rassurant et je ne m'aventurais jamais de ce côté sans un léger pincement au coeur! Les jeudi et vendredi, nous vendions le journal au numéro. Car le QUARTIER LATIN n'était pas encore devenu un organe officiel. Les étudiants ne le recevaient pas comme aujourd'hui. Il fallait le "crier" de Faculté en Faculté, d'Ecole en Ecole, sans se laisser abattre par les sourires moqueurs, les apostrophes et l'accueil plus ou moins rosse des "clients".

Par bonheur, au cours de l'année 1922, sous le règne présidentiel d'Hervé Lacharité, l'Association Générale était définitivement organisée et le QUARTIER LATIN en devenait l'organe officiel sinon subventionné. La hantise du budget à équilibrer et la crainte de voir "filer" la caisse avec le gérant n'existaient plus. Tous les étudiants, membres de l'Association à laquelle ils versaient, du reste, une contribution annuelle, — comme aujourd'hui — étaient à ce titre, bon gré mal gré, des abonnés réguliers. Plus besoin de courir après.

Mes fonctions de rédacteur, avec leurs à-côtés comiques, parfois même tragiques, ne prenaient pas tous les loisirs que me laissait l'étude du code. J'en pouvais consacrer une part à l'oeuvre de l'Association générale dont je devais être quelque temps l'assistant-secrétaire. C'est ainsi que nous faisons revivre la joyeuse tradition de l'enterrement du bérêt. Après un long défilé par les rues Saint-Denis et Mont-Royal, le cortège pompeux et bruyant s'arrêtait au pied du monument Cartier, sur l'avenue du Parc. Et là, il me souvient d'avoir hurlé, à la gloire du bérêt, un poème qui se terminait ainsi:

Ami, repose en paix au pied du
[Mont-Royal].
Pour bercer ton sommeil, laissant
[son piédestal,

S'il n'a pas oublié les règles de sa
[langue,
Cartier viendra, la nuit, te faire une
[harangue!

C'était en novembre 1922. Je récidivai en octobre de l'année suivante. Chaque fois, il faisait un froid de canard et je ne suis pas très sûr si le maire d'alors, ce brave et souriant Médéric, n'avait pas coiffé son casque! Les étudiants trépanaient, ébranlaient la chaussée, au point que les constables inquiets se demandaient si la Gloire ailée du sculpteur Hill n'allait pas perdre l'équilibre sur sa boule de bronze! En tout cas, au lendemain de chaque manifestation, M. E. W. Villeneuve, président du comité du monument Cartier, vitupérait contre les "vandales" que nous étions. Pensez donc! Quelques étudiants avaient versé du pétrole sur la crinière des lions qui gardent notre grand homme...

Un autre jour, en février 22, nous recevions Théodore Botrel à la salle Saint-Sulpice, Botrel que nos aînés de l'ancien Laval avaient acclamé vingt ans plus tôt. Le barde avait promis de revenir.

Laval, il reviendra chez toi.
S'il plaît à Dieu qui me pousse,
Je te ramènerai ma "douce".
La tenant par le petit doigt.

La "douce" n'était plus là. Mais l'auditoire était aussi frémissant que celui de 1903.

Bon jour chez les étudiants
Dont tu veux aimer la jeunesse.
La race a mis dans leurs vingt ans
Tout son espoir et sa richesse!

Et nous recevions aussi Charles Marchand et le chansonnier montmartois, Lucien Boyer qui claironnait, en se dandinant, "L'Express de Normandie" ou l'histoire de ces trois musulmans "qui montraient leurs fez aux passants". La fête se terminait chaque fois par la remise solennelle d'un bérêt et d'une canne à pommeau d'or. Un an après la réception faite à Botrel, héros des guerres de Chine, je retrouvais canne et bérêt dans la coquette et accueillante maison de Pont-Aven, à côté d'une poire à poudre de Louis XVI et d'un drapeau déchiqueté, taché du sang de l'enseigne Paul Henry.

Je ne saurais oublier non plus les mémorables séances du Parlement-école ressuscité, dans la salle pleine à craquer des chevaliers de Colomb du Conseil Lafontaine. M. Montpetit inaugurait et clôturait dignement chaque session. Le juge Monet ou Me Maréchal Nantel présidait, avec humour et sérieux à la fois, des séances tumultueuses au cours desquelles, s'il faut en croire les journaux du temps, personne ne s'embêtait, à commencer par les "députés" et leurs petites amies. Des noms de "parlementaires" célèbres? Le gras Fabio Monet, Gontran Saint-Onge, qui, depuis, est devenu un député pour vrai, le blond Armand Poupard que les jeunes filles se montraient du doigt, le mince Pascal Lachapelle à la voix de commentateur, le solennel Charles Coderre, Georges-Henri Héon aux allures de tribun roué, Viateur Farley, mon collègue au QUARTIER LATIN, faisaient assaut d'éloquence et d'expressions cocasses. J'étais député des Iles de la Madeleine où j'avais passé mes vacances de 1920 et que Melle. Georgette Simard décrit si gentiment dans les derniers numéros de ce journal.

Que d'autres souvenirs me reviennent, maintenant que je les appelle du plus lointain de cette vie d'étudiant où il n'y avait pas seulement, quoi qu'on dise, des flâneries au coin des rues, des assauts donnés aux tramways, des fadaises ou des parlot-

tes. Je me souviens même de certaines réunions d'"intellectuels" avancés où fréquentait le petit Berthelot Brunet qui depuis... Et le Cercle d'Action française que Lévesque, LeSage, Desforges et moi avions fondé pour fouetter de temps à autre le patriotisme de nos camarades! Sous ses auspices eut lieu, un jour, une manifestation mémorable au cours de laquelle nous offrions un buste de Dollard à l'Université; et j'ai toujours sur la conscience le "remords" d'avoir invité Asselin — eh oui! — à présenter au grand public l'oeuvre de l'abbé Groulx. Il y avait enfin le Cercle d'études nationales qui groupait une quarantaine d'étudiants de McGill et de Montréal et qui me valut un beau voyage à Toronto, avec Jules Derome, alors président de l'Association générale. Nous rêvions de réunir tous les étudiants canadiens en une vaste fédération, après avoir, au préalable, rapproché les nôtres des étudiants catholiques d'Europe.

L'Europe! De toutes mes forces j'aspirais à traverser un jour l'Atlantique, à visiter moi aussi le vieux continent, à connaître le quartier latin de Paris, à musser dans les jardins du Luxembourg. Les vacances de 1923 m'en fournissaient l'occasion. Et je fis, cet été-là un inoubliable tour de France en qualité de fonctionnaire préposé à la surveillance des conserves Libby, "à bord" du fameux Train-exposition canadien qui n'était pas un train, mais un convoi d'énormes camions-automobiles. Je précise pour l'échevin Allan Bray qui parlait récemment d'étudiants tenus, d'après lui, de balayer les planchers du "train"...

C'est également au cours de mes études de droit qu'éleva de première année, je me risquai à publier des vers depuis longtemps oubliés. J'avais vingt ans à peine, et mon audace me valut autant de fleurs que de coups de massue. Ni les uns ni les autres ne m'ont fait perdre la tête. Bien au contraire; ce premier contact avec nos critiques" — les uns bienveillants, les autres hargneux pour ne pas dire davantage — m'apprit à accueillir toujours, CUM GRANO SALIS, les éloges et les injures.

J'avais du reste, en matière de poésie, un "rival" dans la personne d'Hercule, dit Toto Giroux, le chanteur des soupis et sourires qui, pendant les leçons du juge Demers, recopiait indéfiniment, dans un épais cahier cartonné, des vers comme ceux-ci, à l'adresse de ses multiples égrés:

Que vos ans soient aussi nombreux
Que tous les poils de ma moustache!

En mai 1924, c'était la licence; en juillet les redoutables examens du Barreau. Je prêtai solennellement le serment de défendre la veuve et l'orphelin. Hélas! je n'ai pas tenu ma promesse. Trois mois plus tard, renonçant à arborer pignon sur rue Saint-Jacques, nanti d'une bourse d'études obtenue non sans peine grâce à l'intervention personnelle de M. David — mon père était "bleu" et je passais pour nationaliste — je m'embarquais à New-York, pour la France. J'allais vers ce Paris magique et mystérieux, dont la vie à bord du DE GRASSE, aux accords de "Je cherche après Titine", me donnait un pâle avant-goût. Mais ici, c'est un nouveau chapitre qui commence et j'en ai déjà trop dit pour la patience des lecteurs du QUARTIER LATIN!

Jean BRUCHESI.

N. de la R.: — Les collaborateurs du coin des Anciens portent seuls la responsabilité de leurs articles.

CONTRE LA MEDIOCRITE

Il y a une quinzaine de jours un journal montréalais donnait, sous le titre "Belle initiative des jeunes de France", l'information suivante, due à la collaboration de Mme T.-L. Frémont :

"Le 29 mai dernier, à l'amphithéâtre Guizot, se réunissaient les délégués des associations de "Jeunes" adhérant aux "Forces morales et spirituelles de la France". (...)

"La séance était sous la présidence de Mlle Sainte-Claire Deville, et le but à obtenir était de préparer une campagne en faveur de la probité dans les écoles. Un des élèves traça les quatre points "névralgiques" de la probité scolaire: "copiage, chipage, soufflage, piston". Il fut admis que les habitudes de probité doivent être prises dans la plus tendre enfance afin de pouvoir donner un résultat durable. (...)

"Que d'efforts partout on tente pour reprendre le contrôle d'un monde où le matériel avait fini par dominer trop généralement. (...) Il est donc très intéressant de suivre cette initiative française qui, bien dirigée, devrait contribuer à créer chez les jeunes un esprit d'initiative personnelle et remettre de nouveau à l'avant le code de l'honneur".

La probité n'est pas précisément la vertu la plus pratiquée par notre jeunesse étudiante, à tous les degrés de l'enseignement. Si en France elle semble faire défaut surtout à l'école primaire (c'est là du moins qu'on songe à la rétablir d'abord, et c'est très bien ainsi), le contraire existe plutôt chez nous. C'est surtout au collège et à l'université, où beaucoup ne sont pas à leur place, qu'on use de moyens déloyaux pour obtenir ses diplômes sans y avoir droit. Il convient peut-être d'instituer une discipline plus sévère pour la surveillance des examens. Mais une telle mesure serait bien peu efficace parce qu'elle n'atteindrait pas le mal dans sa racine. L'action du "fraudeur" s'inspire du principe suivant, dont la fausseté n'est pas à démontrer mais qui n'en est pas moins répandu, à savoir que les apparences seules comptent, tout le reste étant néant. L'état actuel de notre société n'a pas peu contribué à donner une apparence de justification à ce principe, qui est essentiellement opposé à celui que j'appellais récemment "principe de la valeur individuelle" et sur lequel je donnerai aussitôt que possible quelques explications. L'élève qui "fraude" a l'intention de tromper son prochain. Il joue donc une comédie et pour se bien pénétrer de son rôle, il cherche à s'illusionner sur sa valeur propre. Il se ment donc à lui-même. Or tout mensonge est au fond une lâcheté: c'est la crainte d'affronter la vérité. Rien de plus puéril cependant que ce calcul puisque l'opinion que les autres ont de nous n'a aucune influence sur ce que nous valons. Il s'agit donc bien d'une peur, la peur d'avoir à rougir de soi; c'est aussi un manque de courage, le courage qu'il faudrait pour se rétablir dans sa propre estime. C'est pourquoi, en définitive, ce problème en est un d'éducation de la volonté. Pour le moment, il faudrait inculquer à notre jeunesse que seule compte l'opinion que nous pouvons en toute justice avoir de nous-mêmes. Si elle était bien pénétrée de cette vérité, sans doute verrions-nous moins de gens médiocres.

Jean-Claude MARTIN.

BEAUX-ARTS

ETUDIANTS d'une école non affiliée à l'université, n'ayant avec celle-ci que les relations dictées par l'amitié et la sympathie, nous ne sommes pas membres de votre groupe, l'A. G. E. U. M. Cependant la direction de votre hebdomadaire, soucieuse de refléter l'esprit de l'enseignement supérieur tout entier, nous a fait un accueil amical dont nous sommes reconnaissants. Ce geste que nous attendions depuis longtemps, nous ne pouvions le demander, encore moins l'exiger.

Toutefois nous avons hésité quelque peu à rédiger ces chroniques d'art, avouons-le en toute franchise. Ayant l'habitude d'exprimer notre pensée dans les arts du dessin, le crayon à la main, nous éprouvons quelque scrupule à exposer nos jugements, ou nos critiques dans des écrits.

D'autre part nous nous sommes demandé si ces chroniques d'art intéresseraient vraiment nos confrères étudiants. Dans un aussi vaste pays que le nôtre où tout est en voie de construction, où l'effort et le progrès éparpillent les énergies à des travaux si divers, les préoccupations d'ordre artistique ont été reléguées au second plan; le programme de nos maisons d'éducation a été en partie responsable de cette lacune. Seuls quelques initiés étaient pénétrés des notions de beauté, de bon goût, mais ils avaient peu d'influence sur leur entourage.

Souhaitons que de la crise actuelle, qui remet en question toutes les va-

leurs, dans tous les domaines, s'affirme le besoin d'une éducation plus complète, la recherche d'idées nouvelles, le sentiment de probité dans l'exercice d'une profession.

Il existe déjà une foule assidue aux assemblées civiques, aux conférences, aux expositions d'art, de plus en plus avide de se renseigner, de connaître, de comprendre, d'aimer et d'admirer. Les étudiants ont trop d'enthousiasme et de vie pour n'être pas de l'avant-garde; allons-y l'âme débordante; entraïdons-nous. Nous devons apporter notre contribution à l'oeuvre commune.

NOTRE ECOLE

Il y a dix ans, tout comme dans une "histoire", car c'en est une bien glorieuse en effet, on érigeait un immeuble d'une tenue architecturale remarquable qui s'appelait bientôt non sans fierté: l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. Fondée dans une conviction sincère désintéressée comme celle de qui naissent les idées fortes ou les oeuvres d'art, notre Ecole a justifié les espérances qu'on avait mises en elle. Et puisque à notre époque on veut juger du rendement sur la base machine ou finance, disons que notre école a fourni un rendement supérieur aux calculs et a fait honneur à ses obligations. Elle donne chaque jour gratuitement à plus de cinq cents élèves une formation et une culture de première valeur.

(1) "Depuis sa fondation 40 architectes et 38 professeurs de dessin et de modelage ont obtenu leurs diplômes, l'Ecole a envoyé en Europe des boursiers dans l'intention de développer ou de créer dans notre pays

"MATRIMONIOPHOBIE"

Malade! Je suis malade, mes- sieurs!

Matrimoniophobie!

Vous y pensez bien?

Ce microbe dangereux, incommode, effrayant, je le sens qui se promène dans mes veines en vainqueur, en conquérant!

O horrible! O épouvantable! O affreusible!

Où j'ai contracté cette maladie?

Eh bien, puisque vous y tenez, voici.

Ces jours derniers pour la première fois de ma vie, j'assistais à un mariage.

L'heure de la cérémonie ayant été fixée à sept heures du matin, je crois bon de me rendre au domicile de la "future", vers les six heures, pour offrir mes services si besoin s'en faisait sentir.

Timidement, ému, déjà par la cérémonie de tantôt, incommode par une pluie fine et pénétrante, je sonne. La mère, une vieille d'à peu près quatre-vingts ans, me répond toute éternelle: "Ce sera une pinte aujourd'hui", puis, se ravisant à la vue de ma face abasourdie: "Oh, pardon, entrez".

Quel tintamarre! Quel tohubohu! Quel cataclysme!

La mariée ne sera jamais prête! C'est ce corset qui ne veut pas se fermer! C'est que, le pauvre, il a quelque cinquante pou-

ces de pourtour à contenir! Enfin, ça y est! Fermé!... Ouf!!

"LES AGATHONIDES"

Je n'ai pas vu cela "de visu". Non. Mais je l'ai deviné, aux bruits, aux exclamations, aux craquements! Et je me disais en moi-même: "Quoi? Mais c'est pire qu'une exécution que d'habiller une mariée?"

Mais passons.

Enfin elle paraît.

Fantôme de cirque! Clown de quelque cour millénaire!

Vieille fille de cinquante ans, ronde comme un tonneau, assez courte, les cheveux frisés comme les poils d'un vieux grognon de mouton. Et puis, pour aller de haut en bas, un corsage mastodontique, tout parfumé, tout poudré, tout graissé, tout gros, tout énorme, tout plein!

Le haut du tonneau! Et tout cela finit dans deux petits souliers de bébé que surmonte deux jambes du genre communément appelées "piano legs" qui n'ont pas de formes, ou plutôt qui n'en ont qu'une: la ligne droite prononcée.

Ça c'est la mariée!

À six heures quarante-cinq, arrive l'époux.

Bonne mère!

Quel contraste!

Un petit serin du printemps, qui marche les deux genoux collés, tout au plus une trentaine d'année. On dirait une es-

pèce de robot délicat, fragile et fluet, fourré dans un habit trop pressé qui lui va comme un gant trop grand ou un chapeau trop petit.

Et quand on regarde le tout, on se demande ma foi, "qu'est-ce que c'est?" "un mannequin? une potiche? un fifi?"

Et c'est ça qui épouse ça?

Oh ma tête!

Enfin, c'est le départ pour l'église.

On y est allé cent et cent fois à cette église, et pourtant, ce matin, cela semble la plus difficile des choses. On dirait des écarts, des fuyards, des vaincus qui se sentent les bâtonnettes au derrière. On dirait des imbéciles!

Mais le clou, le voici.

Après la cérémonie, après le oui fatal qui vient d'unir ces deux objets hétéroclites, c'est la sortie de l'église. C'est alors un déluge de confettis, de rubans de papier. Les époux évidemment très émus, ont l'air de deux oiseaux sous une bordée de neige multicolore. Une corneille, un moineau!

Puis vient la réception.

Brouhaha d'enfer, où tout le monde parle à la fois, sans ne jamais rien dire, où tous ceux qui ont soif mangent et tous ceux qui ont faim boivent. C'est l'époux qui embrasse gauche-

ment comme jamais, et sur la joue (oh innocence!) son épouse adorée. Il ne la prend d'ailleurs pas par le cou, ses bras ne sont pas assez longs, il faudrait qu'il s'y reprenne en deux fois.

Enfin, le départ pour le voyage de noces, pour la lune de miel... sur pain rassis!

Comme les adieux à la gare sont émouvants!

La vieille mère embrasse une dernière fois sa "petite fille", avant le rêve enchanteur de l'hy-ménée!

Les larmes coulent, et le plus oublié de tous c'est encore et toujours le pauvre petit mari!

Timide, il attend, il attend que l'heure du départ lui fasse tomber dans les bras sa grosse et vieille épouse.

Il enfouira ses rêves, sa jeunesse (relative il est vrai, mais jeunesse tout de même), dans les cheveux gris d'une épouse qui pourrait à la rigueur être sa mère!

"Tout le monde à bord".

Tout le monde s'en va. Deux mains se croisent tendrement. C'est la vie.

J'en suis revenu chez moi la tête bouleversée, un peu dégoûté, beaucoup désillusionné.

Depuis ce temps-là, j'ai la matrimoniophobie!

C'est épouvantable!!!

AGATHON.

TRANSMISSION INSTANTANEE DES PHOTOGRAPHIES AUX JOURNAUX

Il y en a peut-être, parmi vous, lecteurs, qui se demandent comment un journal peut reproduire une photographie d'un événement qui a eu lieu, quelques heures plus tôt aux antipodes? Je vais essayer de vous décrire, aussi simplement et aussi rapidement que possible, l'appareil et le procédé qui permettent ce joli tour de force.

Je veux vous expliquer le poste phototélégraphique de M. Edouard Belin.

Dès 1913, M. Belin réalisait son premier appareil léger, mais c'est la connaissance et l'emploi d'amplificateurs à lampes qui a permis d'utiliser les courants extrêmement faibles de la cellule photoélectrique. Dans ces bélinographes, le synchronisme du poste émetteur et du poste récepteur est assuré par des diapasons électriques indépendants, qui vibrent rigoureusement à la même fréquence.

Le poste émetteur est contenu dans deux valises relativement légères. La première contient l'appareil de transmission, et la seconde, le diapason et les accumulateurs au cadmium-nickel. C'est précisément cette légèreté et ce volume restreint des appareils qui a permis l'emploi commode du bélinographe.

Voyons maintenant le procédé de transmission. Le document à transmettre est enroulé sur un cylindre entraîné par un moteur. Ce cylindre est animé d'un mouvement de rotation autour de son axe à la vitesse d'un tour -seconde et d'un mouvement de translation axiale. Dans ce double déplacement, chaque point du document passe devant un objectif de microscope qui donne sur un écran l'image agrandie de ce point. Cette région est éclairée de façon intense par une lampe et un condensateur.

L'écran formé par une cellule photoélectrique, est dans une chambre noire. Un diaphragme ajustable détermine la grandeur et la netteté du point exploré. Le courant produit dans la cellule est intensifié par des amplificateurs.

Un disque denté qui intercepte périodiquement la lumière qui touche sur la cellule, permet une amplification plus facile, et en outre une fréquence porteuse pour la transmission. Ce disque est entraîné par le moteur principal de l'appareil, d'où fréquence de rupture stable.

Le courant "d'image", sortant de l'amplificateur, a alors une valeur assez grande, pour être utilisé sur n'importe quel circuit téléphonique.

J'ai dit que le synchronisme des postes était assuré par des diapasons électriques. Voyons donc ce mécanisme. Les mouvements rigoureusement synchronisés, des cylindres émetteurs et récepteurs sont commandés par des moteurs à courant continu. Un alternateur à fréquence musicale, contrôlé par un diapason de même fréquence régularise la rotation des moteurs. Il s'agit alors simplement, de réaliser le départ simultané des diaphragmes aux postes émetteurs et récepteurs, pour avoir une transmission parfaite de l'image. Ainsi une photographie qu'un reporter vient de prendre et de développer en quelques minutes, est télégraphiée en quelques secondes au quartier général du quotidien.

Voilà à quelques détails près, le procédé de transmission d'un document et l'appareillage d'un bélinographe. Si quelques-uns parmi vous, se sentent le désir de simplifier et de perfectionner l'appareil, ils sont les bienvenus.

Camille HEBERT.

(tiré d'un article de "La Science et la Vie".

FRANC NOHAIN

(Suite de la première page)

Rien? Si, une chose, l'enseignement, l'influence. Franc-Nohain a choisi librement d'être oublié, parce qu'il avait en lui la vocation. Son christianisme voulait s'exercer, voulait agir.

Relisons quelques détails du texte de la remarquable communication qu'il présentait au Congrès de la presse française: "Oui, l'homme de lettres qui devient journaliste doit envisager le journalisme non comme un moyen de parvenir mais d'instruire et de persuader, non pour répandre son nom mais ses idées, non comme une forme commode et fructueuse du métier littéraire, non comme un métier, mais comme un apostolat". Voilà qui éclaire sa conduite.

Et plus loin, après avoir fait le bilan de la presse française d'aujourd'hui, il ajoute: "Ainsi appuyée sur l'Ecole Normale et sur l'Académie, il ne semble pas certes, que la presse française soit près d'abdiquer sa primauté spirituelle".

"Primauté spirituelle", — "primauté du spirituel".

Et voici que la pensée d'un Franc-Nohain va rejoindre la pensée des Maritain, des Peguy, des Daniel-Rops et de toute cette légion d'esprits supérieurs qui sont la gloire et l'espérance de la France d'aujourd'hui, pour opposer aux puissances matérielles de la quantité et du standard, les forces spirituelles de la qualité et de la personnalité.

"C'est que la presse de chaque pays doit être conforme au génie de ce pays". . . . "Nous voulons qu'il en soit du journal français comme de tout ce que s'applique à produire la France, qu'il ait, lui aussi à sa manière, la marque de tout ce qui vient de chez nous: la qualité".

ANDRE GAGNON



Le Quartier Latin

Devise: Bien faire et laisser braire

Organe de l'Association Générale des Etudiants de l'Université de Montréal.

Rédaction et administration, 539 rue de Montigny est

DIRECTION

Directeur: GERARD DUCHARME
 Conseillers: Chanoine Emile Chartier, Abbé Georges Deniger.
 Aviseur: Maurice Paquin.
 Secrétaire: Louis Gagnon

REDACTION

Rédacteur en chef: LOUIS PELLAND.

Musique: Edouard Béique.
 Théâtre: Nantel David.

Sport: Gustave Lachance.

Rédacteurs: Alban Flamand, Gérard Delage, René Ménard, Henri Masson, Fernand Côté, Claude Demers,

ADMINISTRATION

Administrateur: ADRIEN DESCOTEAUX.
 Secrétaire: Leo Brossard.

Le Quartier Latin est imprimé aux ateliers de "L'Eclair", 1725, rue St-Denis.

40

Examen de la vue Tél. HA. 5544
 Lunettes et lorgnons

PHANEUF & MESSIER
 OPTOMETRISTES-OPTICIENS

1767, rue St-Denis Montréal
 (Tout près de la rue Ontario)

Institution canadienne-française

LABORATOIRE NADEAU
 LTEE

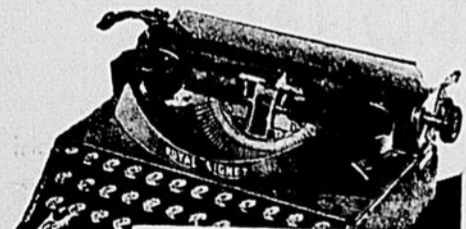
PHARMACIE EN GROS

Tél.: LA. 1771 929, rue Henry

C. LAMOND & FILS

Manufacturiers en bijouteries

Bagues, médailles, boutons
 émaillés, etc.



Une aide précieuse pour ETUDIANTS

Procurez-vous un clavigraphie à ces conditions faciles:

CLAVIGRAPHIE JUNIOR 4.50 COMPTANT, solde en 9 paiements de \$4.50.

Clavier français-anglais; signes conventionnels. Fabrication garantie. — rez-de-chaussée.

Dupuis Frères

865, rue Ste-Catherine Est — Plateau 5151

BARBIER "LA PATRIE"

GOUR & MORO
 SERVICE DE 8 CHAISES
 Attention spéciale aux étudiants.

176, rue Sainte-Catherine Est Edifice "La Patrie"

LIBRAIRIE J. M. ROY

Articles de bureau Papeterie Articles de classe

Prix spéciaux pour Etudiants
GRAVEUR IMPRIMEUR

1421 rue St-Hubert (sous-sol)

GARAGE LEONARD

LIMITEE

5430, Boulevard St-Laurent — Montréal

Vendeur autorisé des voitures

"CHRYSLER" et "PLYMOUTH"

Une réduction de 10% est autorisée aux étudiants.

Emile Thisdale

Vêtements, Merceries et Chapeaux

335 Est, rue Ste-Catherine :: MONTREAL

Procurez-nous des annonces; 25% de commission.

"LA GAZETTE LITTERAIRE" est en vente au restaurant de l'Université.

Photographe attitré des étudiants.

Albert Dumas
 Rue STE-CATHERINE, (Près St-Denis).
 Tél. LANcaster 5478 — Rés. ATLantic 3695

RENE CHARBONNEAU
 ARCHITECTE

360, Place Sir Georges-Etienne Cartier

L'ASSURANCE-VIE ET TOUTES SES MODALITES

Vie entière	Vie primes temporaires
Dotation	Polices "Etudes"
Revenu pour la Famille	Pension de Retraite
Rentes viagères — immédiates et différées.	

La SUN LIFE émet une police spéciale pour chaque cas particulier. Notre agent le plus rapproché sera heureux de vous offrir ses services.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA
 SIEGE SOCIAL MONTREAL

Rougier Frères

PRODUITS PHARMACEUTIQUES FRANÇAIS

350, Rue Lemoyne Siège social: Montréal

La favorite de l'étudiant



Cigarettes

GRADS

LE COMBLE DU BON GOUT



Conservez les "Mains de Bridge". 52 cartes non assorties sont maintenant acceptées comme une série complète.

L. O. Grothé, Limitée
 Maison canadienne indépendante.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

La Saubegarde
 MONTREAL

Narcisse DUCHARME, Président



G.-N. MONTY DIRECTEUR GÉRANT

1226 RUE PLESSIS, MONTRÉAL
MONTY, LEFILS & TANGUAY
POMPES FUNEBRES
 CHAMBRES-MORTUAIRES SERVICE D'AMBULANCE